R. Don A.-M. Anzini

Le Petit Séraphin du Saint Sacrement

GUSTAVE-MARIE BRUNI

Traduit de l'italien par la Comtesse de LOPPINOT

BUREAUX DU « PETIT MESSAGER DU TRÈS SAINT SACREMENT »
12, rue de Toulouse
TOURCOING (NORD)

1914

BUREAUX DU PETIT MESSAGER DU T. S. SACREMENT
12, rue de Toulouse, Tourcoing (Nord).

ŒUVRES DU VÉN. P.-J. EYMARD

Fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement

LA DIVINE EUCHARISTIE

4 vol. in-18, se vendant séparément.

1re Série : *La présence réelle*, 12e édition, 2 fr.

2e Série : *La sainte Communion*, 12e édition, 2 fr.

3e Série : *Retraites aux pieds de Jésus-Eucharistie*, 10e édition, 1 fr. 75.

4e Série : *L'Eucharistie et la perfection chrétienne*, 9e édition, 2 fr. 75.

Mois du Très Saint Sacrement, contenant pour chaque jour une Méditation, un Récit de *Miracle Eucharistique*, un exemple et une prière. Un vol. de 324 pages, 3e édition. — Prix : 1 fr. 25.

Mois de Notre-Dame du T. S. Sacrement. 8e édition, 1 fr. 50.

R. P. Albert Tesnière

Docteur en théologie

SOMME DE LA PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII et des éloges d'un grand nombre d'Evêques.

Ont paru les volumes suivants :

Les Noms, les Figures et les Prophéties de l'Eucharistie. — 3e édition. — 1 vol. in 12 de LXXII-592. — Prix : 4 fr. 25.

La sainte Communion : La nature et les effets de la Communion. — 2 vol. in-12 : le premier de 500 pages, le second de 650 pages. 3e édition. — Prix : 8 fr.

La Sainte Communion, tome III : **La Pratique de la Communion.** — 3e édition, 1 vol. in-12 de X-720 pages. — Prix : 6 fr.

Le Cœur de Jésus-Christ : Tome I. **La Révélation évangélique du Sacré-Cœur,** 3e édition. — Tome II. **La Révélation eucharistique du Sacré-Cœur.** 5e édition. — 2 vol. in-12. — Prix : 8 fr.

Les vertus sacerdotales. — Le Prêtre sanctifié par sa messe, 1 vol. in-12. Prix : 4 fr.

Les Mystères du Rosaire proposés pour l'adoration du T. S. Sacrement. 5e édition. — Prix : 1 fr.

R. Don A.-M. Anzini

Le Petit Séraphin

du

Saint Sacrement

GUSTAVE-MARIE BRUNI

Traduit de l'italien par la Comtesse de LOPPINOT

BUREAUX DU « PETIT MESSAGER DU TRÈS SAINT SACREMENT »
12, rue de Toulouse
TOURCOING (NORD)

1914

NIHIL OBSTAT

Insulis, die 8ª Decembris 1913.

F. Lenotte,
Seminarii Insul. superior.

IMPRIMATUR

Datum Insulis, die 11 decembris 1913.

Alexius Charost,
Episc. Insul.

DÉCLARATION

Conformément aux décrets du Pape Urbain VIII, nous déclarons que, pour tous les faits, appréciations ou qualifications contenus dans cette brochure, nous n'avons nullement eu l'intention de prévenir les décisions de la Sainte Église, à laquelle nous soumettons filialement notre jugement.

Al diletto figlio D. M. Anzini Prete Salesiano colle più sincere congratulazioni per la bella vita, che ha pubblicata del Bambino Gustavo M. Bruni, e col voto che largamente diffusa eviti alla imitazione i nostri cari fanciulli specialmente nell'amore a Nostro Signor Gesù Cristo nel divin Sacramento della Eucaristia, impartiamo di cuore l'Apostolica Benedizione ——

Dal Vaticano li 7 Marzo 1913.

Pius PP. X.

Autographe de Sa Sainteté Pie X à l'auteur

Al diletto figlio A. M. Anzini, Prete Salesiano, colle più sincere congratulazioni per la bella vita, che ha publicato del bambino Gustavo-M. Bruni, e col voto che largamente diffusa ecciti alla imitazione i nostri cari fanciulli specialmente nell' amore a Nostro Signor Gesù Cristo nel divin Sacramento dell' Eucaristia, impartiamo di cuore l'Apostolica Benedizione.

Dal Vaticano 7 Marzo 1913,
PIUS P. P. X

TRADUCTION

De tout cœur, Nous accordons la Bénédiction Apostolique à Notre cher fils A. M. Anzini, Prêtre Salésien, avec Nos plus sincères félicitations pour la belle vie qu'il a publiée du petit G.-M. Bruni, et avec le vœu qu'une large diffusion de cet écrit excite nos chers enfants à imiter Gustave-Marie, surtout dans son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ au divin Sacrement de l'Eucharistie.

Du Vatican, le 7 Mars 1913,
PIE X PAPE.

Au Très Révérend don Philippe RINALDI

Préfet Général de la Pieuse Société salésienne

Vénéré Supérieur,

Je dois à Votre Révérence l'heureuse fortune d'avoir pu étudier l'histoire si douce des merveilles accomplies par Jésus dans l'âme candide du cher Gustave-Marie Bruni. Dès le premier instant de son existence, cet enfant a été vivifié, alimenté par Jésus, qui l'a comblé de ses divines caresses, des ineffables trésors de sa grâce.

Cette vie est une manifestation des admirables effets de la communion dans l'âme des petits.

Cette fleur eucharistique a grandi à l'ombre du cher sanctuaire salésien de Marie-Auxiliatrice. Gustave-Marie Bruni nous crie d'appeler de toute notre ardeur les petits enfants à Jésus, de les attirer à la communion, suivant l'ordre que nous en donnait notre Vénérable Père et Fondateur, don Bosco.

J'ai écrit ces lignes avec amour. Je n'ai rien avancé sans l'avoir scrupuleusement contrôlé avec les récits et les documents que vous m'avez confiés, mais je reste convaincu que beaucoup d'autres choses admirables ne sont pas encore parvenues à ma connaissance.

Veuillez agréer l'hommage de ma respectueuse

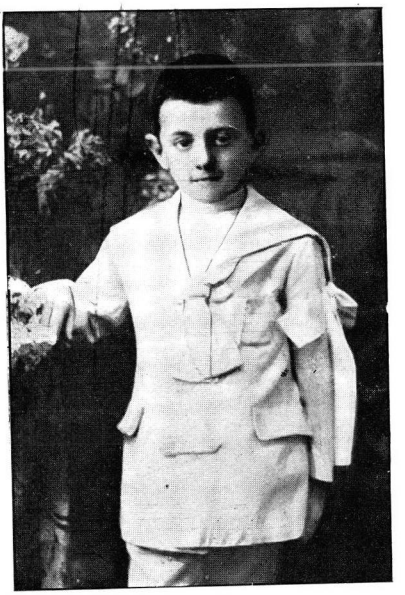
et filiale affection. Bénissez ces pages destinées à enflammer le cœur innocent des enfants du suave amour de Jésus-Christ.

Daignez agréer, mon très Révérend Père, l'expression de mon très profond respect.

Votre tout dévoué dans le Cœur de Jésus.

Don Abbondio Maria Anzini.

Turin, 10 février 1912.
Premier anniversaire de la mort de Gustave-Marie Bruni.



GUSTAVE-MARIE BRUNI

Naissance de Gustave-Marie

La vie de Gustave-Marie Bruni est celle d'un petit Séraphin de Jésus-Hostie qui s'est consumé d'amour au pied du saint Tabernacle.

Il nous a été donné et il est venu parmi nous afin d'attirer à Jésus les enfants innocents, en leur montrant la beauté et la suavité de Dieu.

Le cœur pur des petits est naturellement enclin à s'élever aux plus hauts degrés de l'amour de Jésus-Eucharistie. Le Pape l'a proclamé solennellement en conviant tous les enfants du monde à la sainte Communion, et Jésus prouve l'opportunité des enseignements de Pierre en suscitant çà et là des petits enfants embrasés d'amour pour lui.

Ces petits apôtres de la Communion sont une lumière et une douceur qui initient leurs semblables au grand amour de Jésus. Ils éclairent aussi les adultes en augmentant et en encourageant leur foi, trop souvent faible et timide.

Ainsi, même au milieu des vaines clameurs du monde, on peut toujours entendre la voix de Dieu qui nous appelle à suivre les traces de Celui qui est la voie, la vérité, la vie.

Gustave-Marie Bruni, qui vient de passer sur cette terre, est un écho de cette voix.

Admirable toujours est la divine Providence,

qui dispose toutes choses en temps voulu et dans la plus parfaite harmonie. Par une coïncidence voulue de Dieu, notre petit ange vint au monde peu de temps avant l'élection de Pie X, notre glorieux Pontife, qui, désireux de restaurer toutes choses dans le Christ et de provoquer partout un renouvellement de vie chrétienne, allait appeler de toute son autorité, à la table eucharistique, les riches et les pauvres, les malades et les bien portants, les grands et les petits. Il vint comme un envoyé céleste pour manifester en lui et rendre plus tangibles autour de lui les effets des providentielles dispositions du Vicaire de Jésus-Christ.

Il naquit dans la ville du Très Saint Sacrement et de la charité, à Turin, à l'ombre, pour ainsi dire, de la grande œuvre de patronage suscitée par l'Auxiliatrice du peuple chrétien pour le salut de la jeunesse, et dont le vénérable fondateur avait été un très ardent apôtre de la Communion fréquente. Là, don Bosco avait appelé au pied du saint autel des milliers de jeunes âmes ; là, il avait transmis cet esprit eucharistique à son successeur, le vénéré don Michel Rua, qui devait être un père pour l'âme du cher petit.

Gustave-Marie vint au monde la veille de la neuvaine solennelle qui précéda le couronnement du tableau de Marie-Auxiliatrice vénéré au sanctuaire de Valdocco.

Cette fête du Paradis ne pouvait être célébrée ici-bas sans un envoyé du ciel.

Le petit Séraphin de Jésus naquit le 6 mai 1903. Il était le fils aîné de Charlotte et d'Al-

phonse Bruni, heureux de recevoir ce trésor que Dieu leur confiait.

C'était le jour consacré au souvenir du disciple que Jésus aimait, et vingt-quatre heures plus tard, le jeudi 7 mai, jour eucharistique, il reçut au saint baptême, dans l'église paroissiale de Saint-Dalmace, le nom de Gustave-Marie.

Tous, nous entrons dans la vie inconsciemment. Mais, parfois, on rencontre des petites âmes si privilégiées de Dieu qu'elles semblent avoir joui toujours de l'usage de la raison : Gustave-Marie fut une de ces âmes.

Sa pieuse mère l'avait aussitôt consacré dans son cœur à Jésus-Hostie. Elle voulait que le Seigneur, qui était sa force dans les multiples épreuves de sa vie, devînt l'objet de tout l'amour de son fils. Une pensée délicate avait fait entourer l'enfant d'emblèmes eucharistiques. Le berceau, les draps, les coiffures, les vêtements avaient été brodés de grappes de raisin.

Chaque matin, au retour de la Messe et de la Communion, la mère déposait sur les lèvres du petit ange le baiser de Jésus. Peu de jours après sa naissance, il fut porté à l'église, et passa devant l'auguste Sacrement toute l'heure d'adoration que fit pour lui sa mère.

C'est ainsi que, dès ses premiers jours, il respira la divine atmosphère du lieu saint. Il semblait ressentir déjà la suave influence de l'Eucharistie, car sa mère et sa gouvernante attestent que, dès qu'il entrait à l'église, son visage devenait rayonnant, ses yeux scintil-

laient, et il restait comme en extase, le regard fixé sur le tabernacle, avec une expression de joie ineffable.

On eût dit qu'aux pieds du Seigneur il n'éprouvait aucune des douleurs, aucune des souffrances du premier âge, car jamais il n'y laissa échapper la moindre plainte, jamais il n'y donna le plus petit signe de lassitude.

Qui pourra deviner ce qui se passait alors dans l'âme de ce petit être qui, aussitôt hors de l'église, retrouvait toutes les faiblesses, les larmes et les plaintes de son âge ? Et pourquoi d'autres ne subissent-ils pas comme lui l'influence du saint lieu ? Il est certain que, par une disposition de la grâce divine, l'âme de l'enfant s'assimilait déjà la nourriture spirituelle. Le Seigneur a parfois pour les petits de ces ineffables prévenances, mais, trop souvent, ils n'y répondent pas par la faute de leur mère, qui, préoccupée surtout du développement corporel, néglige la jeune âme confiée à ses soins. Heureux les enfants dont la mère, remplie de l'esprit de Jésus, vit dans la divine atmosphère ! Alors, Jésus peut librement travailler l'âme de ces petits privilégiés, dès leurs premiers instants.

« J'étais émue jusqu'aux larmes, dit Mme A. Cervini Massaza, à la vue de ce bébé de trois mois à peine, que sa fidèle gouvernante amenait, le soir, dans la silencieuse église de Coassolo au Val di Lanzo. Porté jusqu'à la table de communion, il jetait de ses petites mains des fleurs de la montagne aux pieds de Jésus. Si petit, il était déjà l'ami du bon Maître ; il sou-

riait au Tabernacle et lui envoyait ses premiers baisers. Sa mère en ressentait une joie céleste qui lui faisait oublier les épreuves qu'elle avait alors à traverser. » Le petit Séraphin de Jésus accomplissait déjà sa mission d'amour dans le sanctuaire. Ses lèvres restaient muettes, mais quelle éloquence dans ses regards, ses sourires et ses baisers !

Ses premiers pas

Gustave-Marie apportait le courage, la joie et l'espérance à une famille bien éprouvée; elle oubliait ses peines auprès de son berceau. Il grandissait entouré de la plus tendre et de la plus douce affection. Son sourire, ses jolis yeux attiraient les cœurs. On se sentait irrésistiblement poussé à l'attirer à soi, à le baiser avec respect et vénération.

Les peines, les souffrances, les chagrins, perdaient de leur amertume devant le sourire de ce petit qui savait consoler comme une grande personne ; c'était un ange envoyé par Dieu à sa famille.

« Sa petite voix était un écho du paradis, dit encore Mme Cervini Massaza. Son expression avait une douceur extrême, et son regard très pensif lui donnait un attrait tout particulier. On sentait en lui une pureté angélique. »

Il n'est que trop vrai que l'on ne rencontre jamais ici-bas de joies qui ne soient mêlées de peines et arrosées de larmes. Aussi ne devons-

nous pas nous étonner que la famille de Gustave-Marie ait eu à traverser à cette époque des jours très pénibles et remplis de tristesse.

Sa pieuse mère, coopératrice salésienne, qui fréquentait assidûment l'église de Marie-Auxiliatrice et connaissait la réputation de sainteté du successeur de don Bosco, le vénéré don Michel Rua, désira pour son enfant une bénédiction toute spéciale de ce saint prêtre, car la bénédiction des élus du Seigneur produit toujours les effets les plus salutaires.

Don Rua, qui savait lire les secrets les plus intimes du cœur et de l'âme, regarda en souriant le petit Gustave qui fixait, en souriant lui aussi, le maigre et pâle visage de l'ascète. Il lui mit la main sur la tête et prédit qu'il appartiendrait tout entier à Marie-Auxiliatrice.

A partir de ce jour, Gustave ressentit une profonde affection pour celui qu'il devait appeler plus tard avec une naïve audace : « Mon saint ami », et un grand attrait pour les œuvres qu'il dirigeait avec tant de sagesse. Ces sentiments se développèrent avec les années, et bientôt naquit en lui le désir de devenir prêtre salésien.

Ces nobles aspirations venaient du ciel, mais il était écrit là-haut que son apostolat ne devait être que celui de ces petits anges qui accomplissent rapidement leur mission terrestre pour retourner ensuite tout joyeux aux pieds de Jésus-Christ, leur Seigneur et Roi immortel.

Ses plus grandes joies

A la fin de sa seconde année, son intelligence s'était déjà ouverte à la connaissance de ce qui l'entourait et des choses qu'on lui enseignait à la maison. Ce qui l'impressionnait le plus, c'étaient les louanges de Marie et la prière du Rosaire, qui eut ses préférences jusqu'à son dernier soupir.

Ses premières paroles avaient été : « Jésus, bon Jésus ! » tandis que ses mains se joignaient et se tendaient pieusement vers l'image du Rédempteur. Son âme, belle et candide, nourrie de foi, réchauffée aux ardeurs du saint amour, se manifestait dans la suavité du sourire, dans la profondeur du regard.

Mais sa joie la plus grande était de pouvoir, le matin, accompagner sa mère à l'église. Là, tout recueilli, les yeux fixés sur l'autel, il se perdait dans la contemplation des cérémonies, non par curiosité, mais par amour de Dieu.

Il avait déjà dans un âge si tendre, atteste sa mère, une intelligence extraordinaire du suave Sacrement de l'amour. Parfois elle lui demandait :

« Gustave, dis-moi, où est Jésus ?

— Ici, dans mon cœur, répondait-il aussitôt, et à l'église dans le Tabernacle.

— Comment Jésus peut-il être dans une aussi petite hostie ?

— Parce qu'il est Dieu, qu'il est tout-puissant et qu'il nous aime infiniment. »

A trois ans et quatre mois, l'enfant fut con-

duit pour l'été dans la vallée du Chisone, non loin de Perosa Argentina, où les Filles de Marie-Auxiliatrice dirigeaient une pension pour les ouvrières de la manufacture de coton Jenny. La salubrité de l'air lui fit beaucoup de bien, mais il n'était complètement satisfait que lorsqu'il était conduit à la belle église de Saint-Joseph, annexée au collège de Saint-Philippe, et lorsqu'il pouvait se rendre à la pension Jenny, où le Saint-Sacrement était conservé dans une petite chapelle. Là, il passait la plus grande partie de ses journées, heureux d'être aux pieds de Jésus. Ses ardeurs eucharistiques faisaient l'admiration de tous.

C'est à cette époque qu'il faut placer la scène émouvante rapportée par Mme Cervini Massaza : « Un matin, sa mère se trouvait avec lui à l'église. Appuyé au banc, il contemplait l'autel et récitait toutes les prières qu'il savait. Au *Domine non sum dignus*, sa mère s'approcha de la sainte Table, persuadée que l'enfant resterait tranquille comme d'habitude. Mais, lui aussi, était sorti du banc, et, tout recueilli, les larmes aux yeux, il la rejoignit et lui dit : « Maman, moi aussi, je veux recevoir Jésus. »

Cher petit, si Notre-Seigneur n'a pas fait le miracle de s'arracher aux mains du prêtre pour voler sur tes lèvres, ce fut pour que ton âme, de plus en plus embrasée d'amour, le désirât encore davantage !

Aussitôt après avoir reçu la sainte Communion, sa mère lui donna le baiser de Jésus, et le cœur de l'enfant fut rempli d'une sainte joie.

Encore tout jeune, il accompagnait chaque

jour sa mère à l'église pour la visite au Saint-Sacrement, et il ne manquait pas de commencer sa prière par la communion spirituelle.

Il est cependant à remarquer que, tout en se montrant si sérieux et si recueilli lorsqu'il s'agissait du culte divin, Gustave-Marie ne perdait rien de ce qui caractérise ceux de son âge, l'insouciance, l'amour des jeux, la vivacité de l'enfance.

Je salue le prêtre de Dieu

Chose étonnante chez un enfant de trois ans à peine, il avait une notion élevée et très juste du sacerdoce catholique. Il comprenait fort bien la sublimité du saint sacrifice de la Messe et le rôle du prêtre ; aussi désirait-il s'approcher des ecclésiastiques qu'il rencontrait, et leur témoignait-il une profonde vénération.

Quelle joie pour lui quand il allait à l'Institut Salésien de Valdocco ! Il était tout heureux de voir jouer les autres enfants; pour lui, il se plaisait bien davantage à venir auprès des professeurs pour les écouter et leur parler. Ceux-ci, surtout don Rocca et don Pesce, de regrettée mémoire, avaient l'impression d'avoir devant eux un enfant privilégié. Si don Rocca vivait encore, il pourrait nous révéler, sur le petit Séraphin de Jésus, bien des détails connus de lui seul.

Ce sentiment de respect, Gustave l'éprouvait pour tous les prêtres, même pour ceux

qui lui étaient inconnus. En rencontrait-il un dans la rue, il le saluait, et si sa mère lui demandait pourquoi cette marque de déférence envers un étranger, il répondait gravement : « Je salue le prêtre de Dieu. » Un tel sentiment n'était-il pas le fruit de sa foi ardente et de son grand amour pour le divin Sacrement?

Une singulière répugnance

Par suite de leur nature capricieuse, les enfants éprouvent parfois de l'aversion pour des choses qui, tout en étant bonnes, leur semblent mauvaises, mais cette impression disparaît lorsqu'ils se rendent compte de la réalité. Gustave ressentit toujours une répugnance invincible pour une chose indifférente en elle-même, mais peu faite pour les âmes appelées à goûter uniquement les biens célestes.

Il avait à peine quatre ans et quelques mois quand il fut envoyé à l'Institut du Divin-Cœur, dirigé par une sainte âme toute à Dieu. Il s'y plut beaucoup, et dès le premier jour, il s'attacha profondément à sa directrice et se fit des amis de tous ses compagnons.

Les Jardins d'enfance sont un univers pour les petits êtres qui les fréquentent ; ceux-ci y montrent inconsciemment leur caractère à nu, avec tous leurs caprices et défauts.

Gustave avait une si charmante nature, qu'il attirait tous les cœurs et prenait sur eux un irrésistible ascendant.

Ses journées se seraient écoulées très heureuses dans sa nouvelle vie, s'il n'avait rencontré, dès la première semaine, une difficulté insurmontable. Chaque lundi, il y avait leçon de maintien. Tous les élèves devaient apprendre non seulement à se bien tenir, mais aussi quelque peu à danser. Dès que Gustave eut compris ce dont il s'agissait, il devint pensif, s'assombrit, et, au commencement de la leçon, il se mit à pleurer si fort qu'on fut obligé de le reconduire à la maison.

La même scène se renouvela le second et le troisième lundi. Ni sa mère ni la directrice ne purent l'amener, lui si obéissant d'habitude, à faire comme les autres.

« Dis-moi donc pourquoi tu agis ainsi ? lui demanda sa mère.

— Parce que, reprit-il, il est inutile que j'apprenne à danser, puisque je veux être prêtre. »

Il fut impossible de le faire changer d'avis ; on dut le dispenser de ce cours.

Preuves des prédilections du Seigneur

Dieu était avec l'enfant et avait pour lui de tendres prédilections auxquelles celui-ci répondait avec une vive ardeur.

Mais, s'il est aisé de correspondre aux amoureuses avances du Maître, quand sa main caresse et comble de faveurs, il est plus difficile de le faire quand elle frappe et flagelle.

Pourtant, c'est la preuve ordinaire des divines prédilections, car le Seigneur se plaît à visiter ses élus par les tribulations et la maladie.

Quoique la croissance de Gustave fût normale, il était fréquemment sujet à des indispositions dont aucune n'inspirait de crainte sérieuse. Mais à la fin de sa quatrième année, le Seigneur le visita par une fluxion de poitrine. Vu la gravité du mal, on ne croyait pas qu'il pût y résister. Ce fut alors que se manifesta pleinement la beauté de son âme. Heureux de souffrir, jamais il ne se plaignit de rien ; si mauvaises et désagréables que fussent les potions, il ne fit aucune difficulté pour les prendre : invoquer son amour pour Jésus suffisait pour obtenir de lui toute espèce de sacrifices.

La plupart des enfants gravement malades perdent la claire notion des choses et souffrent sans bien s'en rendre compte. Il n'en était pas ainsi pour Gustave-Marie ; il avait une connaissance très exacte de son état et ressentait vivement toutes ses souffrances.

Un matin, après l'avoir examiné, le docteur lui demanda :

« Gustave, dis-moi, désires-tu guérir rapidement ?

— Oh ! répondit-il vivement, je serais tout aussi content de mourir, parce que j'irais immédiatement au ciel et que j'y jouirais de la vue de Jésus. »

Son unique désir était de s'unir au Sauveur, dont ses souffrances le rapprochaient de plus en plus.

Après de longs jours entre la vie et la mort,

l'enfant entra en convalescence. Les médecins conseillèrent un changement d'air ; son grand-père, qui était aussi son parrain, voulut l'avoir chez lui à Orbassano.

C'était la première fois que Gustave s'éloignait de sa mère, mais comme il aimait beaucoup son parrain, il partit volontiers.

Progrès dans la vertu

Un mois après, il revint si bien portant et si fort, qu'il put entrer à l'Institut Social, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus, pour y commencer ses études élémentaires. Il entrait alors dans sa cinquième année ; ses progrès dans la vertu étaient très sensibles. On peut dire en toute vérité qu'il croissait chaque jour en âge et en grâce. Sa radieuse pureté se lisait dans toute son attitude, dans ses yeux doux et brillants. On remarquait la bonté de son cœur, sa générosité, sa charité envers le prochain, son obéissance prompte, même dans les choses qui lui coûtaient le plus, son ineffable sourire qui attirait tous les cœurs. En lui rien n'était affecté ; son âme innocente resplendissait comme un flambeau.

Tous ceux qui voyaient son radieux sourire, qui considéraient ses manières et entendaient ses paroles, ses réflexions, étaient vivement frappés de ce qu'il y avait en lui d'extraordinaire. Travaillé par la grâce et par l'amour eucharistique, Gustave y correspondait entiè-

rement. Toutes ses pensées, tous ses désirs allaient à Jésus. Le voyait-on triste, on n'avait qu'à le conduire auprès du Tabernacle pour qu'aussitôt il reprît sa sérénité.

Les progrès de l'enfant n'étaient pas le développement inconscient d'une nature bonne qui n'est obligée à aucun effort, mais la récompense de luttes incessantes. Dans un âge aussi tendre, il avait à combattre un caractère vif, indépendant, autoritaire. La vie débordait de tout son être, et pour parvenir à se dominer, il lui fallait un violent et continuel effort de volonté.

Même quand le Seigneur comble certaines âmes de ses faveurs et de ses bénédictions, il lui plaît de les laisser aux prises avec leurs défauts et leurs mauvaises inclinations pour leur donner d'innombrables occasions de mérites.

Parfois, Gustave avait des caprices et des volontés qui retardaient son obéissance : un caractère comme le sien avait tant de sacrifices à faire; mais, au nom de Jésus, il marchait immédiatement sur ses répugnances. Sa mère lui ordonnait-elle de faire quelque chose qui lui déplaisait, il lui arrivait de s'y refuser tout d'abord, puis, après quelques instants de réflexion, agité par un tremblement dû à l'effort qu'il s'imposait, il courait vers elle : « Pardon, maman, disait-il, pardon, une autre fois, je ne le ferai plus ! »

Il comprenait la nécessité de dominer son caractère impérieux, et en parlait volontiers avec le P. Vincent Borsalino, directeur spirituel de l'Institut Social, qui écrit : « Lorsque Gustave s'était entendu dire par ses Supérieurs

Chapelle de l'Institut Social

que telle victoire sur son caractère ou sur ses caprices serait la meilleure preuve d'amour qu'il pût donner à Jésus-Eucharistie, il faisait tous ses efforts pour y parvenir. Qu'il était beau et consolant de voir ce cher petit courir ensuite vers le directeur spirituel pour lui raconter ses succès et lui dire combien il souhaitait vaincre tous les ennemis de son âme, par amour pour le divin sacrement de nos autels, qu'il désirait ardemment recevoir bientôt dans son cœur. »

Dans la famille et au collège

Gustave avait un jeune frère, Antoine, de santé plus forte et de caractère plus violent ; ils étaient d'inséparables compagnons de jeux. Bien souvent, éclataient entre eux des discussions, des dissentiments terminés invariablement par quelque acte de générosité de la part de Gustave, qui cédait toujours à Antoine.

« De temps en temps, écrit le P. Emmanuel Donato, directeur de l'Institut Social, sa mère me l'amenait pour que je le reprenne de quelque léger manquement dont il s'était rendu coupable chez lui, car, au collège, il fut toujours irréprochable. »

Dans la famille, c'étaient journellement de petites scènes. Toinon, le petit frère, s'imaginait de changer de place la Vierge de Gustave, et celui-ci s'opposait de toutes ses forces à une « semblable profanation ». — Toinon voulait un jeu qui déplaisait à Gustave ; Toinon vou-

lait jouer, Gustave ne le voulait pas : voilà à quoi se réduisaient les torts du pauvre enfant.

En se les rappelant, dans sa dernière maladie, le petit mourant répétait sans cesse : « Antoine, je te demande pardon. »

Lui arrivait-il de commettre une faute, il allait aussitôt s'en accuser et recevait la punition sans le moindre murmure. Il accourait auprès de sa mère, se mettait à genoux et récitait bien vite un acte de contrition, de crainte d'avoir peiné le bon Jésus.

Chacune des victoires qu'il remportait l'unissait davantage au Sauveur par un acte d'amour.

Au mois d'octobre 1908, nous l'avons dit, Gustave entra comme externe à l'Institut Social ; il avait alors cinq ans et cinq mois. Comme il était très jeune et que la distance à franchir était longue, il était toujours accompagné de sa mère ou d'une personne de confiance.

Sa manière d'être, d'aller, de venir, dénotait un sérieux et une maturité remarquables. Généralement, les enfants sont si enclins au jeu, si insouciants qu'ils s'arrêtent volontiers au milieu des carrefours sans prendre garde aux véhicules, et qu'ils se plaisent à considérer des images ou des objets trop souvent dangereux.

Gustave, comme s'il eût été un homme mûr, sut immédiatement se tenir dans les rues. Il marchait rapidement, évitant soigneusement les dangers possibles, et ne regardait ni à droite, ni à gauche : la curiosité semblait ne pas exister chez lui.

Les premiers jours, sa mère, craignant que la

vue de certaines choses exposées aux devantures pût offenser la délicatesse de son âme, lui donna quelques conseils à ce sujet. L'enfant, après l'avoir écoutée avec grande attention, s'écria : « Chère petite maman, ne vous inquiétez pas, car je ne vois rien. » C'était vrai ; le regard de son âme candide ne se fixait qu'en Dieu, et l'on s'en apercevait aux réflexions touchantes qu'il avait coutume de faire en marchant.

— « Regardez, disait-il parfois, comme les hommes s'agitent pour gagner de l'argent, pour jouir de la vie. Combien il y en a peu qui songent à l'éternité qui les attend ! » D'autres fois, en regardant la foule, il disait : « Parmi ces personnes, bien peu pensent à Jésus. Pourtant, c'est Dieu qui donne et conserve tout. Pauvres hommes, comme ils sont ingrats ! »

Tout lui était bon pour s'élever jusqu'à Dieu, et les peines, les contrariétés, ne servaient qu'à exciter son amour envers le Seigneur.

Bien souvent, l'entrée à l'école amène un changement dans le caractère des enfants, qui, en contact les uns avec les autres, se laissent gagner par de mauvaises influences. Aussi, serait-il à désirer que la première éducation fût faite dans la famille par la mère, pour qu'elle puisse affermir les jeunes âmes dans le bien et les préserver de tout contact dangereux. Pour la même raison, on ne pourra jamais assez attirer l'attention des parents sur l'importance du choix des écoles auxquelles ils envoient leurs enfants. Il ne suffit pas que le maître soit bon ; il faut que le milieu présente de sérieuses garanties de discipline.

Combien, malheureusement, de nos jours, on réfléchit peu à ces vérités! C'est pourquoi, l'école, au lieu d'élever, ne sert trop souvent qu'à augmenter l'énorme phalange des déséquilibrés qui causent la ruine des individus, de la famille, de la société.

On ne court pas ce danger à l'Institut Social, mais je suis persuadé que Gustave-Marie se serait conservé bon dans un milieu même moins sérieux, car la bonté n'était pas en lui purement naturelle; sa volonté réfléchie et déterminée était de se conserver bon, coûte que coûte.

Très circonspect, comme nous l'avons dit, dans ses allées et venues, il devint le modèle de l'école et le resta pendant les trois années qu'il la fréquenta, comme l'attestent unanimement ses professeurs. Mollo et Alliana, ainsi que les Supérieurs de l'Institut, particulièrement les RR. PP. Emmanuel Donato, Vincent Borsalino et Louis Profumo. Gustave fut la consolation de ses maîtres et l'exemple de tous ses condisciples.

Pour lui, l'école fut toujours un lieu consacré au silence et digne d'un grand respect. D'une ponctualité remarquable, très attentif aux explications des professeurs, observateur fidèle de la discipline, il remplissait parfaitement ses devoirs d'écolier et apprenait ses leçons de son mieux.

Doué d'une mémoire et d'une intelligence peu communes, toujours le premier de sa classe, il remportait naturellement aux examens tous les premiers prix, et s'en montrait

satisfait, mais, chose étonnante pour un enfant, il n'en tirait aucune vanité, convaincu qu'il devait d'être le premier, non à son mérite, mais à un heureux hasard. Il cherchait à en convaincre ceux qui le complimentaient et leur soutenait très sérieusement que tous ceux de sa classe devraient être les premiers.

Il était d'une propreté méticuleuse sur lui et sur ses vêtements : ses livres et ses cahiers étaient toujours dans un ordre parfait.

Reconnaissant, respectueux, affectionné envers son maître, ce lui fut un grand sacrifice de devoir le quitter en entrant dans la troisième classe. Son excellent cœur, porté à la gratitude pour la moindre attention, payait de retour et avec usure ceux qui l'aimaient.

Après la tristesse inévitable des premiers jours, il s'affectionna à son nouveau professeur sans oublier le précédent.

Comme il était bon jusqu'au sacrifice de lui-même, complaisant et aimable avec tous, ses compagnons le regardaient comme un être supérieur, et les plus étourdis mêmes le respectaient. Le secret de cet ascendant, c'était comme, il se plaisait souvent à le répéter, que l'école était pour lui un sanctuaire.

Jamais il ne se rendait en classe, le matin, sans faire d'abord une visite à Notre-Seigneur et lui demander sa bénédiction. Les jours de composition, il disait au bon Maître : « Je vous confie mon travail et je veux le faire de mon mieux pour procurer votre gloire ! »

Ses amis

Dès sa plus petite enfance, Gustave fut porté vers les choses célestes qu'il percevait bien mieux que celles de la terre, comme si son âme, déjà avide des plus grandes et des plus saintes affections, n'eût pu se désaltérer que dans l'amour infini de Dieu. Il aimait Dieu par-dessus tout, et, après lui et en lui, tous ceux qui l'entouraient : sa famille, sa mère, l'école, ses maîtres, ses petits compagnons.

Les circonstances, ou un sentiment de sympathie réciproque, firent qu'il vécut dans une plus grande intimité avec trois enfants, un petit garçon plus âgé que lui de deux ans, et ses deux petites sœurs. Une de ses premières paroles fut pour les désigner sous ce nom : « mes amis » ; à ses derniers moments, il répétait encore : « mes amis ».

Il eut pour eux une profonde affection qu'ils lui rendaient de tout cœur. Il y avait des larmes répandues quand, après de bonnes journées de réunion, il leur fallait se séparer.

Les nobles sentiments de Gustave grandissaient en même temps que lui, particulièrement celui de l'amitié, qui se développait et s'approfondissait en lui. Il en comprenait toute la beauté, les devoirs, les joies, et quoique bien jeune, il savait goûter tout le prix d'une amitié sincère et loyale.

Il ouvrait son âme à ses petits amis, leur révélait ses joies, ses peines, ses espérances, ses projets d'avenir. Il leur parlait de son idéal,

leur disait que plus tard il serait prêtre missionnaire, qu'il s'en irait loin, bien loin, mais qu'il les aimerait toujours, toujours comme alors. Très fiers de lui, les petits buvaient ses paroles et lui répondaient : « Oui, tu seras encore notre cher, notre seul, notre unique ami. Jamais, jamais, nous ne nous quitterons, et nous nous aimerons toujours comme des frères. »

Gustave s'entretenait doucement avec eux, leur disait de délicieuses choses avec l'harmonie et la précision de langage qui le distinguaient. Il est suave d'évoquer le souvenir des paroles et des jeux de cet enfant. Toujours gracieux et aimable, il ne savait lever la main que pour caresser ou pour offrir un présent. Sa joie était de pouvoir donner ce qu'il possédait : un bonbon, un bibelot, une image de piété.

— « Je t'en prie, prends-le, disait-il, je suis si heureux de te le donner ! » Pour faire accepter, il insistait avec son sourire de paradis, et ses yeux brillaient de la joie du sacrifice accompli, du plaisir procuré.

Que le souvenir des vertus de Gustave accompagne, tout le long de leur vie, Louis, Amélie et Marie-Ange, qu'il les protège contre tout mal, afin qu'ils puissent, un jour, continuer au ciel l'amitié nouée ici-bas avec le saint enfant !

Progrès intellectuels

L'intelligence de Gustave était fine, prompte, remarquable. A partir de l'âge de deux ans, il

n'oubliera aucune des réponses faites à ses innombrables questions.

Il ne manquait jamais de demander : « Est-ce Dieu qui a fait ou qui a créé cela? » A la réponse affirmative, il s'écriait invariablement : « Comme Dieu est bon ! » C'était donc le sentiment de la bonté qui lui ouvrait l'intelligence.

Le petit Gustave était un des privilégiés du regretté économe général de la pieuse Société Salésienne, don Louis Rocca. Ce prêtre, d'une bonté extraordinaire, avait une prédilection toute spéciale pour les enfants innocents, et ceux-ci l'aimaient passionnément. C'était une grande joie pour Gustave d'être conduit chez le bon prêtre. Celui-ci lui donna, un jour, un catéchisme en lui disant : « Voici, Gustave, le premier livre que tu dois apprendre. »

A peine de retour à la maison, et pour suivre l'avis de don Rocca, sa mère veut lui enseigner les premiers chapitres, mais, voilà qu'à sa profonde stupeur, elle entend Gustave lui répondre à la lettre à toutes les demandes, sans que personne lui ait jamais enseigné les réponses. Quelle preuve des lumières dont le Seigneur éclairait son petit Séraphin !

A l'âge de quatre ans, il alla pendant trois mois à l'Institut du Divin-Cœur, mais on ne lui enseigna pas la lecture. Il fut ensuite retenu à la maison par cette pneumonie dont nous avons déjà parlé, qui fit craindre pour sa vie. Le danger presque miraculeusement écarté, il entrait à peine en convalescence, lorsqu'il demanda des livres à feuilleter. A la grande

stupéfaction de sa mère et de tous les assistants, il se mit à lire couramment tout ce qui lui tombait sous les yeux.

« D'une intelligence éveillée et prompte, dit Mme Garabello, directrice de l'Institut du Divin-Cœur, au milieu des petits dessins et des jeux, il suivait, à l'insu même de sa maîtresse, les leçons des plus grands, et arriva ainsi à distinguer les voyelles et les consonnes. Pendant sa maladie, au commencement de janvier, il composa de lui-même les syllabes, les mots, et apprit à lire par un procédé d'analogie et de déduction.

« A partir de ce moment, Gustave lut avec transport la vie de saint Louis de Gonzague écrite avec tant d'onction par don J.-B. Francesia, celle de Dominique Savio, écrite par le vénérable don Bosco, et d'autres opuscules religieux. Il avait horreur de la lecture des journaux et revues pour enfants : « Ce n'est, disait-il, qu'une perte de temps. »

Ses livres préférés étaient le catéchisme et l'histoire sainte ; le chapitre qu'il aimait surtout à lire pour le bien apprendre était celui de l'Annonciation : « Il est si beau ! » disait-il.

Il ne pouvait en être autrement : le petit Séraphin de Jésus saluait dans l'Archange Gabriel un de ses frères.

Ardents soupirs de son cœur

Venu sur la terre pour être le petit Séraphin de Jésus, il était naturel que Gustave-Marie

aspirât vers lui de toutes les forces de son cœur.

Peu de jours après sa naissance, il avait eu le bonheur de passer une heure auprès de Notre-Seigneur exposé, et chaque jour depuis, on l'avait porté quelques instants auprès du Tabernacle.

Quand, à dix-huit mois, il commença à faire quelques pas, on le voyait prendre sa coiffure et faire mine de sortir.

« Où vas-tu, mon chéri ? lui disait sa mère.

Je vais voir Jésus », ou — Je vais à la messe », répondait-il tout sérieux.

Avec de semblables dispositions, il ne faut pas s'étonner qu'à peine âgé de trois ans, Gustave ne trouvât pas de plus grand bonheur que d'être devant le Saint Sacrement. Les ardents soupirs de son cœur augmentaient chaque jour. Il fallait que sa mère ou sa gouvernante lui parlassent toujours de Jésus. Il saluait Jésus en passant devant les églises, en saluant les prêtres qu'il rencontrait.

« Qui est-ce ? demandait sa mère.

— C'est l'oncle de Jésus », répondait-il ; oncle est le nom que beaucoup d'enfants donnent à tous ceux qu'ils approchent.

Un jour, à l'église, il fit sourire toute l'assistance. Voyant un prêtre monter en chaire, ne s'avisa-t-il pas de s'écrier : « Maman, écoute, voici l'oncle de Jésus qui parle. »

A cinq ans, Gustave fut atteint d'une rougeole de gravité exceptionnelle. Tous croyaient le perdre ; lui seul n'avait aucune inquiétude et disait avec calme : « Je dois faire ma pre-

mière communion avant de mourir. Oh ! combien je serai heureux de souffrir quand je pourrai recevoir Jésus durant mes maladies. Jésus est si bon qu'il viendra certainement. »

Je suis persuadé que le Seigneur ne travaillait si profondément l'âme de cet enfant que pour montrer les admirables ascensions auxquelles sont appelées les âmes dès l'âge le plus tendre, quand elles sont dociles et qu'elles se trouvent dans un milieu favorable. On ne saurait expliquer sans une intervention particulière de la Providence les saintes ardeurs de l'enfant rapportées par tous ceux qui l'ont approché.

L'étourderie des petits les rend d'habitude incapables de persévérer dans leurs désirs qui changent d'objets à tout moment. On aurait dit que Gustave-Marie n'avait qu'une seule aspiration : Jésus, être avec Jésus et le recevoir.

Souvent il est difficile d'imprimer dans les jeunes âmes les premières notions de la foi et des mystères. Pour Gustave, il n'en fut pas ainsi : il lui arrivait fréquemment de répondre avec exactitude aux demandes concernant la religion sans avoir entendu même une seule fois faire la réponse. N'était-ce pas le Seigneur qui illuminait si merveilleusement son intelligence ?

Il faut remarquer que Gustave-Marie, dès sa plus petite enfance, avait l'habitude, le matin, d'attendre avec impatience le baiser de sa mère, et il voulait le recevoir avant celui de toute autre personne. Au commencement, on ne fit pas attention à cette particularité, mais quand,

plus tard, il commença à manifester ses sentiments, on comprit pourquoi il en agissait ainsi : il lui semblait baiser Jésus, que sa mère venait de recevoir.

Lorsqu'il put l'accompagner à l'église, on le vit parfois aller à sa rencontre quand elle revenait de la Table sainte, tant il avait hâte de recevoir le baiser de Jésus, et il en ressentait une joie extrême. Quelque caresse qu'on lui fit, il réserva toujours pour le Seigneur son premier baiser du matin, et il conserva cette habitude jusqu'à la fin de sa vie.

Une personne pieuse rapporte qu'elle le vit, un jour, dans l'antichambre de don Paul Albéra, successeur de don Rua, sauter au cou de sa mère et l'embrasser avec effusion. Elle l'en reprit doucement, lui recommanda de rester tranquille, mais lui de dire aussitôt : « Tu sais bien, maman, que je t'embrasse pour embrasser Jésus ; ne l'as-tu pas en toi ? »

Plus tard, après ses communions, il s'abstenait de rien prendre avant d'avoir porté à son petit frère le baiser du Sauveur.

Les désirs ardents de Gustave pour la Communion étaient connus de tous ceux qui l'entouraient, mais, comment les satisfaire à quatre ans, à cinq ans, alors que, d'ordinaire, les enfants n'arrivent que vers sept ans à l'usage de la raison ? On ne pouvait qu'admirer les effets de la grâce en lui, et l'encourager par la pensée que chaque jour écoulé le rapprochait de celui de sa première Communion.

Sa mère n'osait pas, par délicatesse, demander une exception pour lui. Les prêtres, n'étant

pas chargés directement de la chose, n'en parlaient pas et attendaient que l'enfant atteignît l'âge de huit ou neuf ans, généralement exigé, car alors, n'avait pas encore paru le décret de Sa Sainteté Pie X, en date du 7 août 1910. Gustave devait à regret se contenter du baiser de sa mère et de ses propres aspirations. Mais Jésus eut pitié de lui et disposa tout en sa faveur. Un prêtre salésien, don François Bovio, qui connaissait intimement l'enfant, eut compassion de cette jeune âme et demanda à un de ses confrères, don Édouard Fracchia, de le préparer pour le faire ensuite examiner et admettre à la communion par le vénéré don Michel Rua.

« A peine lui avais-je fait quelques interrogations de catéchisme, écrit ce prêtre, que je m'aperçus combien ma tâche serait facile ; non seulement il savait par cœur la lettre du catéchisme, mais son âme en possédait déjà la substance et s'en nourrissait. »

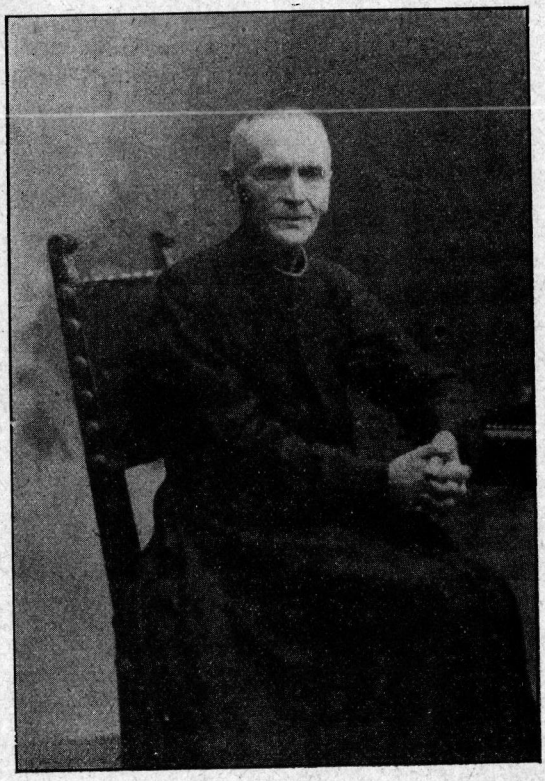
Gustave termina sa sixième année, et dans le courant du mois de mai 1909, il fut présenté à don Rua pour son examen de religion.

Quand l'enfant était tout petit, celui-ci l'avait béni en lui souhaitant d'appartenir tout entier à Marie-Auxiliatrice, et voilà que cette céleste mère allait faire luire le jour tant désiré. L'examen ne fut pas long.

« Dis-moi, cher petit, si j'affirmais que dans l'hostie après la consécration se trouve du pain consacré, aurais-je raison ? »

Et lui de répondre aussitôt :

« Oh ! non, Père, après la consécration, il n'y



Don Michel Rua

a plus de pain dans l'hostie, mais seulement Jésus, et Jésus tout entier. »

Cela suffisait : le cher enfant fut admis au banquet eucharistique. Qui pourra jamais rendre le bonheur, l'extase de cette âme angélique, lorsqu'elle apprit qu'elle allait enfin, après une si longue attente, recevoir l'auteur de toutes grâces? Gustave connaissait et comprenait le mystère de nos autels comme seul un saint peut le faire.

Il se confessa comme le demande l'Église, mais on voyait facilement quelle était la pureté de cette âme, quoique son caractère extrêmement vif eût pu le faire prendre parfois pour un enfant léger.

Journée du ciel

On choisit pour la cérémonie la veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, car, le jour de la solennité, le recueillement eût été moins facile au milieu d'une foule considérable.

C'était un dimanche; la petite chapelle de don Bosco avait été décorée pour la circonstance. Vêtu de blanc, le petit Séraphin s'agenouilla entre sa mère et un prêtre sur le prie-Dieu où avait tant prié le vénérable fondateur des Salésiens. Auprès de lui était son père, avec lequel il voulait partager toutes ses joies.

« Avant de commencer la Messe, écrit la Directrice de l'Institut du Divin-Cœur qui eut le bonheur d'assister à la cérémonie, don Rua s'approcha de l'enfant. Il prit entre ses mains

qui allaient offrir l'Hostie sainte, la petite tête de Gustave et lui parla à l'oreille pendant quelques instants. Le visage du saint prêtre avait en ce moment quelque chose de plus solennel encore que de coutume. On eût dit qu'il voulait communiquer à l'enfant quelque chose de son âme, et celui-ci, de la tête, faisait signe qu'il comprenait.

« Ah ! Dieu seul connaît le secret de ces instants, de ce qui s'est passé entre l'âme du serviteur de Dieu et celle de l'enfant si privilégié du Seigneur. »

La Messe fut servie par deux enfants de chœur choisis parmi les plus pieux. Tout le temps du saint Sacrifice, on vit le visage de Gustave transformé par le désir et par l'amour. Il suivait avec recueillement les prières que sa mère lui suggérait. Quand vint le moment solennel, don Rua se retourna, lui fit signe d'approcher; le cher enfant vola au pied de l'autel, les mains croisées sur la poitrine, et reçut sur ses lèvres Jésus, le désiré de son cœur. Tous étaient attendris. Don Rua lui-même fut obligé de maîtriser son émotion pour pouvoir prononcer quelques paroles d'action de grâces.

« Rappelle-toi, Gustave, lui dit-il, que Jésus t'a fait une grâce immense, une grâce qu'il n'a accordée qu'à bien peu d'enfants, celle de recevoir dans un âge aussi tendre son divin Corps eucharistique; sais-tu pourquoi ? — C'est que Jésus veut de toi une entière correspondance; Jésus veut tout ton cœur, et pour jamais. Le lui donneras-tu ?

— Oh ! oui, mon Père, tout entier », s'écria l'enfant avec une telle effusion, que tous les yeux se mouillèrent de larmes.

Puis il entra dans un recueillement si profond qu'on eût dit une extase d'amour. Son visage rayonnait, ses yeux étaient en feu, ses lèvres s'entr'ouvraient dans un céleste sourire. Don Rua dut l'arracher à son oraison pour l'emmener déjeuner au réfectoire des Supérieurs. Là, à l'étonnement de tous, le petit Gustave fut placé en face de don Rua sur le fauteuil des évêques, « parce que, lui dit le bon Père, aujourd'hui tu es notre prince, et nous te devons tous les honneurs ».

Cette journée se passa dans la plus sainte joie. Gustave, déjà heureux à la pensée de la communion du lendemain, restait intimement uni à son Bien-Aimé.

A tous ceux qui lui demandaient ce jour-là s'il était heureux : « Comment pourrait-il en être autrement? répondait-il, j'ai reçu Jésus! »

Parmi les rares réflexions qu'il fit en ce jour de recueillement, notons celle-ci à cause de sa profonde valeur théologique. En parlant de son bonheur à son père, il s'écria : « Sais-tu, papa, maintenant que j'ai fait ma première communion, je sens que je pourrai devenir un saint, ce qui auparavant m'eût été impossible. »

Une seule communion avait suffi pour l'élever aux plus hauts sommets de la vie chrétienne. Ne dit-on pas, d'ailleurs, qu'une seule communion bien faite suffirait à faire un saint?

D'habitude, les enfants prennent à leur première communion une résolution particulière;

Gustave, lui, se contenta simplement d'aimer Jésus encore plus ardemment et renouvela sa résolution d'être son ministre. Quand l'amour de Notre-Seigneur embrase une âme, elle n'a pas besoin de faire d'autre promesse que celle d'en accroître chaque jour les célestes ardeurs. Il me semble pouvoir dire que ce fut en toute vérité le cas de Gustave-Marie. Les flammes jaillissaient de son cœur, son amour de Dieu rayonnait de toute sa personne et irradiait au dehors.

Il voulut demeurer dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice tout le temps qui lui fut possible. Il revint le soir et une troisième fois au cher sanctuaire magnifiquement illuminé. Il était tout dans la joie; ce jour fut pour lui, dans toute la force du terme, un jour de paradis, tant il goûtait son union à Jésus.

Déjà commençait à se réaliser le vœu écrit le matin par don Rua sur un livre qu'il avait remis à l'enfant : « O Jésus, que le cœur de Gustave Bruni soit tout vôtre, et pour jamais! » et cet autre qu'il avait aussi écrit au revers d'une belle image de Jésus Sauveur du monde : « O Jésus, conservez tout pour vous le petit Gustave-Marie Bruni. »

Les ascensions du cœur

L'enfant jouissait des délices du Paradis, et Jésus lui prodiguait ses grâces les plus ineffables. Vingt jours après sa première Communion, le 11 juin 1909, à la suite d'une très

fervente préparation, il reçut des mains de Son Éminence le cardinal Richelmy, archevêque de Turin, le sacrement de Confirmation, dans la chapelle de l'Institut Social.

« Je me rappelle, écrit le P. Borsalino, l'admirable bonne volonté avec laquelle il se prépara à la réception des dons du Saint-Esprit : « Gustave, lui avais-je dit un jour, après leur première communion, les apôtres restés fragiles et imparfaits abandonnèrent Jésus au moment de sa passion et contristèrent son Cœur. Voudrais-tu imiter les apôtres, toi qui protestes de tant aimer Notre-Seigneur ?

— Non, mille fois non, répondit le cher enfant.

— Alors, prépare-toi bien comme les apôtres à recevoir l'Esprit-Saint dans la Confirmation. Les apôtres prièrent avec la Sainte Vierge Marie, notre Mère, en attendant la venue du Saint-Esprit. Le jour de la Pentecôte, ils reçurent la plénitude de ses dons, et non seulement ils ne manquèrent plus à leurs résolutions, mais ils sauvèrent une multitude d'âmes et consolèrent ainsi merveilleusement le Cœur de Jésus.

« Gustave me le promit. Il imita le recueillement des apôtres, il étudia parfaitement son catéchisme et ne laissa passer aucune occasion de remporter de nouvelles victoires sur lui-même.

« Après la Confirmation, il voulut, comme les apôtres après la Pentecôte, se sauver et sauver des âmes. Remplis bien tous tes devoirs, donne le bon exemple à tes compagnons, dis

chaque fois que tu le peux une pieuse parole aux méchants, à ceux que tu veux rendre meilleurs, sois victorieux de toi-même, et pour y parvenir aime Jésus-Eucharistie, fréquente la communion le plus et le mieux que tu peux : tels étaient les conseils que je donnais au petit Gustave, et il les suivait avec une absolue générosité... » Armé soldat du Christ, il devint l'apôtre de ses petits compagnons.

« Oh ! disait-il, maintenant je ne puis pas leur parler de Dieu, je suis trop petit; mais quand je ferai mes classes supérieures, je les entretiendrai du bon Maître et j'enflammerai les cœurs de son amour. »

Grâce à la sainte Communion, l'union de l'enfant avec Notre-Seigneur devint si intime qu'il ne vivait et ne respirait que pour lui. Il disposait dans son cœur de si merveilleuses ascensions qu'il nous faut nous écrier : « Vous l'avez prévenu, Seigneur, de votre douceur, vous lui avez mis sur la tête une couronne d'or, une couronne marquée du sceau de la sainteté et de la splendeur de la force. » Ceci pourrait paraître exagéré au regard humain, mais ne l'est pas aux yeux de Celui qui, pour confondre notre orgueil, se plaît à faire éclater des merveilles même dans l'âge le plus tendre. Ce récit n'est pas une invention; c'est une histoire vraie, certifiée par de nombreux témoins, encore vivants. L'amour de Gustave-Marie pour Jésus fut extraordinaire, et il sut se tresser une admirable couronne de sainteté, de telle sorte qu'il peut être proposé comme modèle aux enfants de son âge.

Le lendemain de sa première Communion, Gustave participa de nouveau au banquet eucharistique, cette fois dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice, à Valdocco. Il se mêla aux milliers de fidèles qui, depuis l'aurore jusqu'à midi, assiègent la Table sainte devant l'autel de la Vierge Secours des chrétiens, pour la remercier de toutes les grâces reçues pendant le cours de l'année.

Ce sanctuaire est par excellence celui des communions en tout temps, mais surtout pendant le mois de Marie. Combien, entre toutes ces communions, aura été agréable à la Mère de Dieu celle du petit Séraphin de Jésus !

A cette seconde réception du Corps du Seigneur, le cœur de Gustave débordait de foi, d'espérance et d'amour ; son corps même semblait tressaillir de joie dans cette nouvelle ascension vers l'union parfaite avec Celui qui était son unique Bien !

Il faudrait avoir le cœur d'un Séraphin pour analyser ses progrès dans la vertu, et surtout dans l'amour de l'Eucharistie. L'enfant ne pense plus qu'à Jésus et ne vit plus que pour lui. Il voudrait le recevoir chaque jour, mais il doit, à son grand regret, se contenter d'abord de la communion hebdomadaire.

« Dès lors, dit le P. Vincent Borsalino, on le voyait se préparer tous les samedis avec grande dévotion au sacrement de pénitence, afin de recevoir Notre-Seigneur dans son cœur, le lendemain et, dans la suite, aussi plusieurs fois au cours de la semaine. »

Après sa première Communion, il vécut

encore ici-bas vingt mois et dix-huit jours ; tout ce temps fut consacré au Seigneur. Il étudiait et se récréait pour lui ; pour lui il endurait les nombreuses maladies qui devaient le conduire à la plus haute perfection et qu'il recevait joyeusement de la main de Dieu comme autant de marques d'amour.

Il parlait de Jésus avec son père, sa mère, son frère, sa gouvernante, ses supérieurs, ses amis, ses compagnons, de manière à les édifier tous.

On reprochait parfois à sa mère d'avoir provoqué cette rapide ascension de l'enfant ; on s'imaginait, à tort, qu'elle ne lui parlait que de Dieu et de choses pieuses. Heureuses les mères qui pourraient mériter un semblable reproche, mais ici, ce n'était pas sa mère qui travaillait l'âme du petit Gustave-Marie ; bien souvent, elle-même était stupéfaite des merveilles et des choses sublimes qu'elle lui entendait dire.

« Confie-moi donc, lui dit-elle un matin, comme il rentrait à la maison après la communion, confie-moi ce que te dit Jésus quand il est dans ton cœur. Il doit bien te gâter pour que tu désires tant le recevoir.

— Oh oui ! reprit l'enfant en souriant, Jésus est si bon et il m'aime tant ! »

Ces paroles ne révèlent-elles pas quelque chose de la merveilleuse intimité qui s'était établie entre Jésus et cette âme privilégiée ?

Un jour qu'on avait conduit Gustave visiter l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice et qu'il avait vu l'ouvroir voisin de la chapelle, il s'était écrié : « Comme elles sont heureuses de vivre ainsi près de Jésus ! »

Son amour de la famille et du prochain

Il ne faudrait pas croire que l'enfant s'était élevé à un tel degré d'amour divin au détriment des affections humaines. L'amour surnaturel épure, mais ne détruit pas l'amour des créatures ; bien plus, on peut d'ordinaire mesurer l'ardeur de l'amour de Dieu par l'intensité de l'amour du prochain. L'âme candide de Gustave-Marie était capable des sentiments les plus forts. Nous avons fait allusion plus haut à son amour pour ses parents, son petit frère, ses amis, ses compagnons. Pour eux, il multipliait les actes de bonté, de charité, les petits sacrifices.

Avec quelle impatience n'attendait-il pas, le soir, le retour de son père, et comme il l'embrassait avec joie ! Il aimait à se trouver avec lui ; il l'accablait de questions, voulant toujours savoir le pourquoi et le comment de tout ce qu'il voyait ou entendait.

Un jour, pour l'encourager, son père lui dit : « Étudie beaucoup, Gustave, pour pouvoir passer de bonne heure ton examen et venir m'aider au bureau.

— Mais, papa, c'est impossible, reprit l'enfant, tu sais bien que pour mes classes supérieures, je serai à Valsalice. »

Valsalice est le noviciat des Salésiens, et, même à l'âge des jeux et de l'insouciance, Gustave n'eut jamais d'autre rêve que de se faire prêtre salésien.

Il priait beaucoup pour son père et deman-

dait instamment à Jésus de le bénir, de le préserver de tout danger.

Sa charité était illimitée. Voyait-il dans la rue des enfants jouer seuls, il craignait pour eux les dangers, les accidents, et il priait Jésus de les rendre bons et pieux.

Quand il rencontrait un malheureux, « un Monsieur pauvre », suivant son expression, s'il n'avait pas d'argent à lui donner, il récitait un *Ave Maria* pour inspirer à d'autres plus heureux de lui faire l'aumône.

L'amour de Jésus était toute sa vie ; celui du prochain en était la manifestation extérieure. Il avait habituellement toutes les délicatesses qui germent dans le cœur des apôtres de la charité. Jamais il n'était aussi heureux que lorsqu'il pouvait soulager une souffrance, aider quelqu'un, rendre un petit service aux malades et, surtout, prier pour eux Jésus qui lui accordait tout. Il aimait tendrement ceux même qu'il savait lui avoir causé indirectement de la peine. Jusqu'à la fin, il eut pour tous un sourire, une caresse, une bonne parole.

Ses vertus

L'Apôtre a écrit : « Celui-là seul sera couronné qui aura soutenu le bon combat. » Il voulait dire par là qu'on n'entre dans le Paradis qu'après avoir acquis toutes les vertus chrétiennes de son état. Ailleurs, saint Paul développe la même pensée quand il dit que ceux qui veulent se sauver doivent imiter le Fils de

Dieu, venu sur la terre pour être notre modèle et notre exemple.

Dès sa plus petite enfance, Gustave fut illuminé de cette vérité. En peu de temps, il sut parcourir une longue carrière et faire épanouir en lui les plus belles vertus. Sa foi avait une vivacité telle qu'on est en droit de se demander si parfois ses objets n'en devenaient pas sensibles pour lui.

En tout événement, il reconnaissait la main miséricordieuse de Dieu. De lui, il recevait avec une égale tranquillité, et toujours le sourire sur les lèvres, la joie comme la douleur, la maladie comme la santé. Sa vie rayonnait la foi, elle éclatait et resplendissait dans toutes ses paroles. S'il pleuvait de manière à faire craindre pour les récoltes : « Nous sommes si méchants, disait-il, que nous ne méritons pas autre chose. Prions Jésus afin qu'il ne nous châtie pas. » Pendant les orages il priait toujours à genoux, après avoir allumé des cierges, afin d'écarter le danger.

Il comprenait avec une admirable clarté le mystère eucharistique et l'universelle présence de Dieu : « Maman, dit-il un jour, je voudrais écrire partout : Dieu me voit! car alors, je serais toujours bon. »

Quand il se trouvait en tramway, qu'un court-circuit se produisait et que tous s'agitaient, il restait paisible, et si sa mère manifestait quelque crainte, il l'en reprenait : « Maman, combien tu as peu de foi ! Tu ne penses donc pas que Jésus est avec nous ! »

A cette foi imperturbable correspondait une

espérance illimitée, si toutefois ces deux vertus n'étaient pas absorbées, comme elles le seront au ciel, dans son ardente charité. Il faisait tout pour l'amour de Jésus, et les autres vertus semblaient n'être chez lui que les flammes apparentes de ce feu divin qui embrasait son petit cœur.

Il fut toujours parfaitement modeste, souverainement pur dans toutes ses pensées et toutes ses actions. S'il arrivait, lorsqu'il était encore tout petit, que, soit pour gagner du temps, soit par inadvertance, on n'observât pas à son égard toute la délicatesse ordinaire pour l'aider à s'habiller ou à se déshabiller, il en souffrait et avait des paroles de reproche. Dès son plus jeune âge, il fut toujours très réservé pour entrer dans la chambre de sa mère ; il ne manquait jamais d'avertir en demandant de sa petite voix la permission d'ouvrir ou en frappant à la porte.

La délicatesse de son âme sur cette vertu de pureté était d'autant plus admirable qu'il était plus jeune ; il la voulait non seulement pour lui, mais il la désirait encore chez son petit frère.

Un jour, dans une circonstance extraordinaire il se trouva en rapport avec deux enfants, bons sans doute, mais qui n'étaient pas assez réservés et qui manquaient un peu d'éducation.

Quelle épreuve pour le bon Gustave ! « Je souffre tant, confessa-t-il à sa mère, de les voir agir ainsi, et je ne puis rien dire ! Ils me croient si petit ! Je prierai pour eux. » A partir de ce moment, il ne chercha plus à les fréquenter.

Il avait une aversion marquée pour les divertissements et les jeux habituels de son âge. Son bonheur n'était complet que lorsqu'il pouvait orner de petits autels et imiter les cérémonies religieuses.

Les jours de carnaval, il pleurait à la vue des masques : « Pourquoi se couvrent-ils le visage? » demandait-il.

Il pratiqua aussi à un haut degré la vertu de mortification. Plus une âme est appelée à devenir semblable à Jésus, plus elle doit passer par le creuset des souffrances. On eût dit que Dieu ne voulait laisser goûter à Gustave aucune joie entière. Chaque fois que l'on célébrait une fête en famille, il se trouvait qu'il était souffrant, qu'il devait rester au lit ou au moins à la diète. Lui demeurait calme et serein, heureux de faire la volonté de Dieu. Dans ses fréquentes maladies, jamais il ne se plaignait, mais il chantait continuellement les louanges du Seigneur et de la Vierge Marie.

Dès sa plus tendre enfance, il aimait à se priver pour l'amour de Jésus. Pour se mortifier, il acceptait de prendre n'importe quoi, sans jamais y faire attention, et il se plaisait à dire : « J'aime tout ! » Il sacrifiait volontiers ce qu'il avait et le donnait joyeusement. Il montrait ainsi la bonté et la générosité de son cœur et se préparait à de plus grands sacrifices.

Toutes les vertus les plus choisies florissaient en lui ; mais il faut surtout signaler son recueillement en Dieu et sa prière continuelle. Quelque vif et ardent que fût son caractère, il passait avec une extraordinaire facilité de n'im-

porte quelle occupation à l'union parfaite avec Dieu dans la méditation. Il tirait de toutes choses d'utiles considérations et d'admirables élans du cœur.

Ses prières vocales étaient ordinairement courtes. Dans ses fréquentes visites au Saint Sacrement, il avait coutume, aussitôt après la génuflexion, de faire la communion spirituelle avec une oraison jaculatoire, puis il récitait le *Pater,* l'*Ave,* le *Gloria* et le « Dieu soit béni! »

Mais, si ses prières n'étaient pas longues, elles étaient agréables à Dieu. Quand une personne de sa famille ou de sa connaissance désirait quelque grâce, on lui recommandait de prier, et tout était obtenu, surtout dans les derniers mois de sa vie.

Il cherchait à reproduire le divin modèle de l'Enfant-Jésus, et c'est ainsi qu'il s'acheminait vers la fin de sa mission.

Tous, nous ne sommes sur la terre que pour imiter aussi Notre-Seigneur; mais combien peu nous y pensons!

Son idéal

Le vénéré don Rua, pressentant sur l'enfant les divines prédilections, lui avait annoncé en le bénissant, lorsqu'il n'avait encore qu'un peu plus d'un an, qu'il appartiendrait tout entier à Marie-Auxiliatrice.

Plus tard, quand Gustave lui fut amené à l'âge de six ans pour être interrogé sur la religion,

tous les supérieurs du petit collégien étaient d'avis qu'il devait attendre, pour faire sa première Communion avec les autres élèves de l'Institut Social ; mais don Rua, qui lisait dans les yeux et le cœur de l'enfant l'ardeur de son amour pour Jésus, fit dire au R. P. Parnisetti, recteur de l'Institut, qu'il devait permettre au petit Gustave de s'approcher de suite du banquet eucharistique, et la première Communion eut lieu. Gustave se sentit dès lors tellement attiré vers don Rua qu'il en parlait sans cesse, l'appelait son « grand saint ami » et voulait le visiter souvent.

Sans que personne le lui eût suggéré, il avait manifesté dès ses premières années le désir de se faire prêtre salésien ; c'était l'idéal de sa vie, et il en parlait fréquemment à tout le monde...

Après les belles fêtes de Marie-Auxiliatrice, il reprit ses études à l'Institut Social. Même ses compagnons des classes supérieures le désignaient et le respectaient comme le petit saint de la maison.

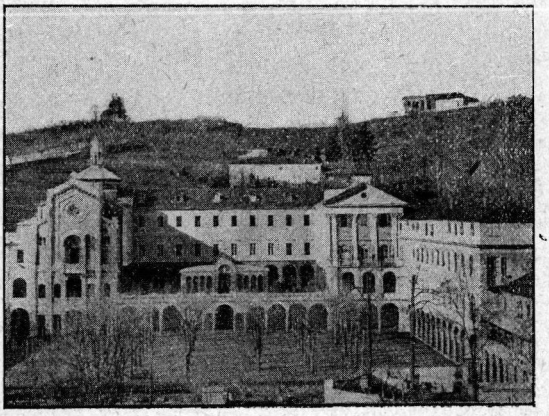
Les jours de congé, il accourait au Valdocco, et après sa visite à Jésus et à Marie-Auxiliatrice, il cherchait à approcher et à saluer don Rua. Ce fut dans ces courtes rencontres que l'enfant ouvrit candidement son âme au vénéré supérieur et lui manifesta ses désirs.

Don Rua avait loué ces saintes aspirations, et, quoiqu'il eût deviné peut-être combien court serait parmi nous le passage de cette belle âme, pour l'encourager il lui avait dit en souriant : « Très bien, Gustave, tu feras tes classes élé-

mentaires à l'Institut Social et les supérieures à Valsalice. »

Pour l'enfant, c'était comme une admission formelle au noviciat des Salésiens, et il en parla avec enthousiasme jusqu'à sa mort.

Un jour qu'il manifestait combien grande



Séminaire de Valsalice

serait sa joie de vivre auprès de la tombe de don Bosco et sous la direction de don Rua, sa mère lui dit :

« J'irai souvent te trouver !

— Oh ! non, maman, reprit-il avec son sérieux habituel, non, parce qu'il me faudra alors m'occuper uniquement de Jésus et de mes études. »

Quand il parlait de ses projets aux amies de sa mère et qu'elles lui demandaient s'il ne souffrirait pas de quitter sa famille, il s'écriait :

« Oh ! non, car à Valsalice, j'ai Jésus à souhait et avec Jésus j'ai tout. »

A la fin de sa première année scolaire 1908-1909, il remporta tous les premiers prix et fut conduit à Viù-sur-Lanzo pour respirer l'air de la montagne. Il ne changea rien à ses habitudes. La magnificence des sommets le portait à s'unir encore plus intimement à Jésus. Il le recevait fréquemment et ne manquait jamais de faire sa visite quotidienne à l'église. Il faisait l'admiration de tous, surtout des étrangers venus en villégiature. Dans cet air si pur, sur ces sommets où le firmament semble plus près de la terre, le petit Séraphin de Jésus édifiait et charmait les plus indifférents.

Son culte pour Marie

On aurait pu croire, tellement sa vie semblait absorbée en Jésus, qu'il n'avait pas d'autre dévotion. Il est certain que l'amour de Notre-Seigneur est tout, et que celui qui le possède à un haut degré ne désire pas autre chose. Mais cet amour intense serait-il possible sans celui de la Sainte Vierge ?

Gustave eut toujours pour elle un culte très tendre et vraiment filial ; Marie, de son côté, l'assistait visiblement.

Auprès de son berceau était suspendu un tableau de l'Immaculée-Conception. Dès ses premiers jours, l'enfant semblait être en conversation continuelle avec la Vierge Marie ; il

regardait son image et joignait ses petites mains comme pour prier. A peine âgé de quelques mois, on remarqua que, pour le faire sourire, il fallait chanter des cantiques à la Madone et quoique ne sachant pas encore parler, il s'ingéniait à en suivre le chant. Dès qu'il sut dire son chapelet, il le récita avec une admirable dévotion. De tous les mystères, celui de l'Annonciation fut celui qu'il préféra, mais dans sa dernière maladie, il ne s'occupa plus que du couronnement de la Sainte Vierge et de la gloire des saints dans le Paradis. « Comme c'est beau ! » s'écriait-il enthousiasmé. Il parlait de la Vierge Marie comme en aurait parlé un Bernardin de Sienne, un Alphonse de Liguori, un don Bosco. Il avait une particulière dévotion pour Marie-Auxiliatrice, et quand il considérait son image à Valdocco, on l'aurait cru en extase.

Un jour, sa mère, le voyant ainsi tout ravi, lui dit : « Tu aimes donc bien ta mère céleste ? Quelle maman aimes-tu davantage ? »

Et l'enfant tout rayonnant de répondre : « Quelle question ! J'aime certainement mieux ma mère céleste, parce qu'elle est toute-puissante au ciel et sur la terre. »

Vers la patrie

Bien souvent déjà Jésus s'était plu à éprouver Gustave par de petites indispositions qui le détachaient toujours davantage de sa volonté

pour l'abandonner entièrement au bon plaisir de Dieu.

Les tribulations et les maladies sont le creuset de la sainteté. Le petit Séraphin de Jésus les endura avec une force, une résignation héroïque, digne des plus grands amants de la croix, et ce qui étonne dans un enfant de sept ans à peine, c'est l'amour qu'il professait pour la souffrance. Sa vie était toute pénétrée de cette pensée du pieux auteur de l'*Imitation de Jésus Christ* : « Allez où vous voudrez, disposez toutes choses à votre gré, allez et venez comme il vous plaira, vous ne parviendrez jamais à éluder la souffrance. Compagnes inséparables de notre vie mortelle, les souffrances vous suivront partout avec une inlassable persévérance. Ne croyez pas les éviter par une fuite subite et rapide, vous ne trouverez pas de retraite où la croix ne soit avec vous : elle fait partie de votre existence. Vous la portez dans vos membres, sièges de toutes les douleurs ; la porte de votre âme sera sans cesse ouverte à toute tribulation; elle est pour vous l'hôte de toutes les heures et de chaque instant. La croix est un autre vous-même. » Et voilà pourquoi elle est la voie royale du paradis.

Gustave-Marie acceptait avec résignation aussi bien les peines morales provenant de l'ingratitude des hommes, que la perte des biens temporels et les maladies. Il eut à porter de très lourdes croix dont je ne puis parler ici ; il les accepta avec une admirable générosité. Quand sa mère le préparait à un sacrifice, il répondait : « Ma petite maman, je ne m'attache

en rien aux biens de la terre. C'est un bonheur pour moi de suivre Jésus dans sa pauvreté et ses privations ! »

Ce n'étaient pas de vaines paroles ; quand l'épreuve arriva, très dure, Gustave l'accueillit avec une tranquille sérénité. Jamais il ne se plaignait de rien ; il y avait toujours trop pour lui.

Sa dévotion envers les défunts

En aimant Jésus, il aimait très tendrement en lui toutes les âmes, surtout celles qu'il avait connues et approchées. Cet amour surnaturel explique son culte pour les défunts. Il avait pour eux une grande vénération, et dès sa plus petite enfance, quand il rencontrait un enterrement, il voulait l'accompagner jusqu'à l'église.

D'habitude, les enfants fuient jusqu'à l'apparence du deuil ; il n'en fut jamais ainsi pour le petit Gustave, dont la foi vive voyait avant tout le germe impérissable de la vie éternelle au milieu des appareils funèbres et des larmes des survivants. Ce n'est pas qu'il ne souffrît vivement de se voir séparé de ceux qu'il avait aimés : son cœur très tendre en savourait au contraire, toute l'amertume, mais, élevant son âme vers les régions supérieures, il acceptait sans aucune plainte la volonté divine et bénissait le Seigneur.

Il n'avait pas encore cinq ans, rapporte sa mère, quand mourut le regretté chanoine

Colombero, curé de Sainte-Barbe. Gustave l'avait connu et aimé; le jour des funérailles, il voulut rester tout près de la vénérée dépouille. Sa mère cherchait à l'éloigner : « Non, maman, laisse-moi, supplia-t-il. Je sais que son âme jouit déjà au paradis, et ce m'est un si grand bonheur d'être près d'un corps glorifié ! »

Peu de temps après, il eut le chagrin encore plus grand de perdre don Louis Rocca, pour lequel il avait une affection toute particulière. L'innombrable multitude de ceux que ce prêtre avait secourus se pressaient à ses funérailles en une grandiose manifestation, mais dans toute cette foule, personne n'était plus ému que le petit Gustave. Son recueillement fut tel, durant toute la triste cérémonie du 23 janvier 1909, que don Rua lui-même, qui avait voulu, malgré son pénible état de santé, célébrer la messe et donner l'absoute, en fut frappé. A l'issue de la cérémonie, il appela à lui l'enfant et lui dit : « Gustave, souviens-toi toujours de cette Messe. » L'enfant n'avait alors que cinq ans, sept mois et quinze jours, et sa prière avait été si fervente qu'elle avait touché tous ceux qui l'avaient vu. Il voulait aller au cimetière, mais il dut s'incliner devant la volonté de ses parents, qui crurent imprudent de le laisser longtemps exposé au froid de cette glaciale matinée.

Lorsque la température fut devenue plus clémente, il demanda fréquemment à être conduit au cimetière pour prier sur la tombe de celui qu'il avait tant aimé. Il l'invoquait avec confiance et en obtenait tout ce qu'il demandait. La dernière année de sa vie, la récompense

qu'il préférait à toutes les autres était d'être conduit à la chapelle funéraire des Salésiens, afin d'y entendre la messe et d'y faire la sainte communion pour don Rocca.

Le cimetière était pour lui un lieu de recueillement, de prière, de méditation. Rencontrait-il à l'entrée un convoi funèbre, aussitôt il demandait à sa mère la permission de le suivre, et, son chapelet à la main, il s'unissait aux prières des affligés.

Il perd son saint ami don Rua

La mort de don Rocca, qui avait été pour Gustave une si pénible épreuve, le rapprocha intimement de don Rua. Nous l'avons déjà dit, l'enfant aimait passionnément le vénéré Supérieur, qui lui avait donné le paradis sur terre en lui permettant la sainte communion.

Quand, en octobre, il revint de Viù pour commencer l'année scolaire 1909-1910, il reprit ses chers pèlerinages à Valdocco et ses visites à don Rua, son « grand ami ».

Avec son intuition profonde des choses surnaturelles, l'enfant avait deviné à quel degré de perfection était arrivé don Rua, et il le vénérait comme un saint.

Quel bonheur pour lui de voir son sourire, de recevoir ses caresses paternelles, d'entendre ses paroles qui l'enflammaient encore davantage de l'amour de Dieu ! D'abondantes lumières spirituelles se répandaient de l'âme

du prêtre dans celle de l'enfant, et il y avait entre elles ce joyeux échange de divin amour qui réjouit les saints. Le 17 février 1910, don Rua s'alitait pour ne plus se relever, et en ce même jour, le petit Gustave alla le trouver. Tout ému de le voir couché, il lui demanda sa bénédiction, et le vénéré malade lui dit à l'oreille une parole qui le combla de joie.

Rentré à la maison, après avoir parlé de la peine qu'il éprouvait de voir son « grand ami » malade, il disait à tous : « Savez-vous ce que m'a dit don Rua? Il m'a dit que mon nom, Gustave-Marie, signifie que je dois faire plaisir à la Sainte Vierge. » Et toute la soirée, sans se lasser, il répéta ces paroles comme pour les graver à jamais dans son cœur.

Les larmes et les prières de Gustave furent incessantes pendant toute la maladie de don Rua, et sa mort le plongea dans la consternation. A peine la vénérée dépouille fut-elle exposée dans l'église de Saint-François de Sales, qu'il s'y fit conduire. Il se mit près du corps, y pria longuement, puis, saisi d'une inspiration subite, il se plaça auprès du prêtre qui faisait toucher à don Rua les objets pieux qu'on lui présentait.

Il me semble l'avoir encore devant les yeux ce charmant enfant (que je connaissais seulement de vue pour m'être trouvé une fois avec lui dans la chambre de don Rua) : il prenait respectueusement les chapelets, les crucifix, les petits linges qu'on lui tendait, me les passait pour les placer sur les mains du défunt et les rendait ensuite à ceux qui les avaient pré-

sentés. Je ne compris pas alors la profonde signification de l'acte qu'il accomplissait avec tant de gravité ; mais aujourd'hui que la Providence m'a désigné pour écrire ces mémoires, j'en trouve l'explication dans ces paroles qu'il dit à sa mère et à ses parents : « Combien mes mains doivent être bénies après avoir pris tant d'objets qui ont touché mon saint ami don Rua! »

Il ne ressentit pas un instant de fatigue au cours de la longue cérémonie funèbre, et quelle ne fut pas sa joie de pouvoir, par suite d'une heureuse circonstance, se trouver avec sa mère au Valsalice, au moment où y arrivait le corps du bien aimé Père.

Que de larmes versa Gustave au moment de la sépulture ! Certainement entre lui et don Rua il y eut alors comme une sorte de convention, car à partir de ce jour, il recourait à lui avec une foi illimitée, dans les grandes choses comme dans les petites, et il en obtenait tout.

Valsalice devint pour lui, suivant sa propre expression, son paradis sur terre. Souvent il s'y rendait en promenade, et il n'aspirait qu'après l'heure où il s'y trouverait définitivement pour la réalisation de sa vocation.

Le 6 mai 1910, jour où il accomplissait sa septième année, il y vint entendre la messe de trentaine que l'on y célébrait pour don Rua. Il était comme transfiguré, son âme était en jubilation, il ne pouvait se décider à s'éloigner d'un lieu qui lui était si cher.

« Jamais, écrit le séminariste Joseph Tancredi Gaino, jamais je n'oublierai cette belle

matinée. Je travaillais dans le jardin qui entoure les tombes vénérées de don Bosco et de don Rua ; c'est là que je vis pour la première fois le cher Gustave.

« Tout souriant, il s'approcha de moi, et avec une grâce angélique me demanda quelques fleurs.

— Impossible, ce sont les fleurs de don Bosco et de don Rua.

— C'est que, répondit-il vivement, j'étais si grand ami de don Rua !

— Alors, viens avec moi, je t'en laisserai cueillir.

« Je le conduisis dans le jardinet, et ensemble, nous prîmes les plus belles fleurs ; il les choisissait avec un goût exquis.

« Il me dit de bien belles choses et me parla de la joie qu'aurait la Vierge en recevant ce beau bouquet.

« Lorsque je me séparai du cher petit, je me sentis plus heureux ; il rayonnait un tel parfum de vertu qu'on en était embaumé. C'était un lis de candeur. »

En revenant, il s'écria, tout en considérant ses fleurs : « Voyez comme elles sont belles, et pourtant, bientôt elles seront desséchées. C'est l'image de notre vie qui ne dure qu'un jour ! »

Jésus lui faisait-il déjà pressentir qu'il ne tarderait pas à le réunir à son cher et grand ami ?

Nouvelles preuves de l'amour de Jésus

« Oh ! comme je serai heureux de souffrir quand je pourrai recevoir Jésus dans mes mala-

dies ! » s'était écrié le petit Séraphin à peine âgé de cinq ans. Et maintenant qu'il peut recevoir Jésus, voici que la main du Seigneur s'appesantit sur lui pour le détacher des personnes les plus chères, et pour l'éprouver par diverses maladies.

Cette année-là fut pour lui féconde en mérites. Il eut d'abord pendant huit mois une gastro-entérite fort rebelle qui l'obligea à ne s'alimenter que de lait et d'œufs.

Gustave, sans se plaindre une seule fois, suivit son régime avec la plus complète indifférence et la plus grande tranquilité. Il fut assidu à l'école, étudia avec ardeur et ne manqua aucune des communions qui lui étaient permises.

La force du mal l'obligeait-elle au repos, il était encore heureux « parce que, disait-il, je sens Jésus plus près de moi et je n'ai plus rien à faire qu'à penser au ciel ! »

De fait, pendant ses maladies, il ne songeait jamais à ses études et était joyeux de faire la volonté de Dieu.

En mai, nouvelle maladie. C'est une toux convulsive accompagnée de fièvre qui l'oblige à rester plusieurs jours au lit. Il ne demande qu'une chose à son Jésus, de ne pas être obligé de passer la fête de Marie-Auxiliatrice sans la consolation de la sainte Communion. C'est l'anniversaire de sa première participation au banquet eucharistique qui évoque pour lui tant de souvenirs célestes ! Son cher don Rua n'est plus là ; mais il est sûr d'obtenir tout ce qu'il lui demande et il le prie instamment de lui procurer une amélioration.

Depuis quinze jours, il était couché, et humainement parlant, il paraissait impossible qu'il pût se lever pour la fête de la sainte Vierge. Tout à coup, au matin de la solennité, il semble remis, et quoique la pluie fasse rage, il veut se rendre à Valdocco pour y faire la sainte communion ; il insiste tellement qu'on ne peut le lui refuser.

Au grand étonnement de tous, il passe la journée très bien portant. Par prudence, on le fit rester encore quelques jours au lit, mais la guérison fut rapide. Il put reprendre ses études, retourner en classe, passer ses examens, et il remporta tous les premiers prix.

Viù, le pittoresque site du Val Lanzo, eut de nouveau la bonne fortune de le posséder pendant les vacances, d'être le témoin de ses ardeurs pour Jésus. Les promenades et l'air embaumé des montagnes parurent lui rendre quelques forces.

Mais sa vie n'était pas pour la terre. Tout absorbé en Jésus, il ne pouvait sans une vive souffrance voir offenser Dieu. Il exigeait la justice en toutes choses, et grâce à son caractère très fort, il savait la faire triompher jusque dans les discussions enfantines. Voyait-il transgresser la loi de Dieu, alors il devenait énergique et, bon gré, mal gré, on devait réparer.

Un jour, il vit une femme du village s'emparer d'un petit chat et mentir à plusieurs reprises pour s'assurer la possession de l'animal. Gustave, certain que cette femme volait et mentait, en souffrit, et le jour suivant la rencontrant sur son chemin, il la reprit avec tant d'ardeur que

saisie d'une honte salutaire, elle alla s'excuser en disant qu'une certaine ressemblance avait amené son erreur. L'enfant, enchanté de la solution, lui dit gravement : « Apprenez une autre fois à bien examiner les choses avant de dire des mensonges et de prendre ce qui ne vous appartient pas. »

Le prêtre Antoine del Negro qui en fut témoin nous rapporte ce fait ; il nous dit encore, à propos du séjour que Gustave fit à Viù : « Un matin, arrêté dans la rue, je fus prié de me rendre à la chapelle de l'hôpital pour y donner la sainte Communion à la mère de l'enfant.

« Et Gustave ? demandai-je, étonné qu'il ne fût pas venu lui-même me trouver.

— Il est avec sa mère, et lui aussi attend la Communion. »

« En entrant, je regardai l'enfant, persuadé qu'il manifesterait de la satisfaction de voir finir une longue attente. Seul, un regard étincelant révéla sa joie, puis ce fut l'immobilité, j'allais dire l'extase d'un esprit ravi en Dieu. Lorsque je déposai l'hostie sur ses lèvres, je fus vivement ému en remarquant la transformation de son visage : ses yeux presque fermés, ses joues comme empourprées par la fièvre, étaient embrasées du feu de l'amour de Jésus. »

Ces ardeurs eucharistiques étaient la suprême préparation aux nouvelles épreuves qu'il allait plaire à Jésus de lui envoyer avant de le rappeler dans la patrie.

L'air de la montagne semblait avoir entièrement rétabli le petit Gustave ; ses parents en

étaient heureux et espéraient qu'il pourrait passer une bonne année scolaire, mais tels n'étaient pas les desseins du Seigneur. Quand une âme a atteint la perfection de l'amour, il l'introduit nécessairement aux tabernacles éternels.

Arrivé à la plénitude de son intelligence, Gustave aimait le Seigneur comme l'aiment les Séraphins. Son cœur palpitait pour lui ; avec tous il parlait de lui : Jésus était toute sa vie, et Jésus voulait se le rendre semblable en l'éprouvant encore davantage par la douleur.

Presque aussitôt après son retour de Viù, le 20 septembre, premier jour de la neuvaine à l'archange saint Michel, voici que Gustave tombe gravement malade du typhus. Il ne perd rien de son calme, et comme il veut célébrer solennellement la fête de son « grand ami », il se recommande à lui avec une pleine et entière confiance et lui demande chaque jour de pouvoir faire, le 29 septembre, la sainte communion à l'église de Marie-Auxiliatrice.

Une forte fièvre l'obligeait à garder le lit ; mais il ne cessait de prier et fit plusieurs fois promettre à sa mère de le conduire le jour de la fête à Marie-Auxiliatrice, si la fièvre était disparue.

Humainement parlant, la chose paraissait impossible ; mais au matin du 29 septembre, le thermomètre ne marque plus que 36° et demi. Ne se sentant plus de joie, Gustave se lève promptement et va faire à Valdocco la sainte communion avec sa ferveur habituelle. Il prend ensuite un peu de lait et insiste pour

être conduit à Valsalice. Sa mère trouve que c'est une imprudence, mais elle ne veut pas le contrarier. Il va à la tombe de son « grand ami »,

Église de Sainte-Marie-Auxiliatrice
à Valdocco (Turin).

y récite pieusement son chapelet et revient, tout en priant, à la maison. Il se remet au lit ; le soir, la fièvre le reprend, et lorsque la maladie a terminé son cours régulier de trois semaines, il est complètement guéri.

Nul doute que Jésus n'ait voulu récompenser sa foi. Ce ne fut ni la première, ni la dernière des grâces qu'il obtint ainsi par l'intercession de don Rua ; elles furent nombreuses, et seront peut-être publiées un jour, s'il plaît à Dieu.

En octobre, l'enfant reprit avec ardeur ses études à l'Institut Social où il commença sa troisième élémentaire sous la discipline d'un nouveau maître. Ce changement fut un sacrifice pour son cœur sensible, mais au bout de quelques jours, il fut entièrement consolé, « parce que, dit-il à sa mère, le nouveau maître est aussi bon que l'ancien et il aime autant Jésus ».

A l'Institut Social, c'est la coutume de faire la distribution des prix au cours d'un des premiers mois de la rentrée. Gustave obtint les trois premiers prix ; il fut heureux de ce succès, et, afin de prouver sa reconnaissance à ses maîtres, il se proposa d'étudier de son mieux. Jamais besoin n'était de le stimuler ; il faisait la consolation de ses supérieurs et l'édification de ses compagnons.

Il semblait entièrement rétabli quand, à Noël, Jésus, pour lui montrer ses prédilections, lui envoya une courte mais très douloureuse maladie qui le retint dix jours au lit.

Guéri, il retourne aussitôt à l'école. Il semblait débordant de santé. Vif, joyeux, plein d'entrain, il sait trouver des paroles sublimes de foi et d'amour de Dieu pour consoler sa mère au milieu des épreuves qui l'accablent.

Appels du Seigneur

Le Seigneur donne parfois un certain pressentiment de leur mort à des âmes privilégiées, qu'il veut de bonne heure appeler à lui, et par bien des signes, il nous semble qu'il en a agi ainsi envers le petit Gustave.

Ses fréquentes aspirations vers le Paradis, la paix inaltérable qu'il conservait en toutes circonstances, tout aurait dû faire soupçonner à ses parents que ce précieux trésor leur serait bientôt ravi. Mais l'espérance est tenace, et seulement plus tard on se rend compte de certaines paroles, de certains regards, de certaines réticences.

Son premier professeur, don Mollo, atteste ce qui suit : « Peu de jours avant la maladie de Gustave, le rencontrant à l'Institut, je lui dis : « Gustave, j'ai fait une petite grammaire pour les classes élémentaires, je t'en donnerai un exemplaire ; cela te fera-t-il plaisir ?

— Merci, Monsieur, c'est inutile pour moi ; je ne l'étudierai plus.

— Comment, demandai-je étonné, tu ne veux plus être studieux comme par le passé?

« L'enfant ne répondit que par un long sourire. »

Deux jours avant de s'aliter, le 18 janvier, il se rendit chez le P. Recteur pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour lui et lui laissa entrevoir qu'il regardait sa mission à l'Institut Social comme terminée.

Nous voici au soir du 20 janvier. Ce jour-là,

Gustave, qui avait pensé faire la sainte communion pour don Rua, l'avait renvoyée au lendemain, fête de sainte Agnès.

Après la classe, il rentra à la maison, non sans avoir fait à l'église de Saint-Roch sa visite quotidienne au Saint-Sacrement; jamais il n'y manquait, soit avant, soit après la classe; ce fut la dernière.

Gai et joyeux, il raconta sa journée à sa mère, dîna de bon appétit, joua avec son petit frère, puis, tout à coup, le mal le terrassa.

On le coucha, et aussitôt on lui trouva une température de 40 degrés. Le médecin, appelé, déclara que l'état était très grave et donna diverses prescriptions qui furent aussitôt exécutées.

Dévoré de fièvre, il restait souriant. Sa mère lui mit sous son oreiller ses chers souvenirs de don Bosco et de don Rua, lui conseilla d'implorer leur intercession, et doucement, mais tristement, il répondit :

« Maman, c'est inutile. Cette fois don Rua ne m'écoute pas. »

Comment pouvait-il parler ainsi, lui toujours si confiant dans la prière? Jésus l'avait-il éclairé sur sa fin prochaine?

La nuit fut très pénible. Au matin, il reçut la visite d'une amie intime de sa mère. Elle l'encouragea à prier pour sa guérison, mais lui, serrant bien fort son crucifix dans ses mains, répondit : « Je ne veux faire que la volonté de Dieu! »

La manière énergique dont il prononça ces paroles fit comprendre qu'il avait reçu des lumières spéciales sur son état.

Sa mère rapporte même que, durant son délire, il répétait avec un visage rayonnant ces mots : « Ma Dame, ma belle Dame, venez ! »

Dans un moment de lucidité, comme on lui demandait l'explication de ces paroles, il dit en souriant : « Elle est belle, la Dame en blanc. Elle m'a dit qu'elle viendrait me prendre pour un long voyage. » Et son sérieux, son air réfléchi, prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'une vision causée par la fièvre, mais d'une sorte d'avis donné par le Seigneur pour lui annoncer son prochain départ de la terre.

Visite de Jésus

La maladie, une pneumonie infectieuse, s'aggravait chaque jour. Très conscient de son état, Gustave avait demandé, dès le 21 janvier, à voir le Très Révérend don Rinaldi, Préfet Général de la Société Salésienne. Aussitôt après la mort de don Rua, le pieux enfant avait mis sa confiance en lui. Attiré par sa bonté, il allait parfois le visiter et était très heureux de le voir, parce qu'il lui rappelait son cher « grand ami » disparu.

La mère trouvait indiscret de déranger un Supérieur de Congrégation pour son enfant, mais Gustave insista si bien que don Rinaldi averti vint le visiter.

Le petit Séraphin de Jésus lui manifesta le désir de se confesser et de recevoir le saint Viatique. Dans un colloque intime, l'enfant laissa

entrevoir les trésors de grâce dont le Seigneur l'avait comblé, et le ministre de Dieu comprit qu'il était mûr pour le ciel.

Quand il s'éloigna du petit lit, il dit à la mère et à une autre personne ces paroles textuelles : « Gustave ne nous appartient plus. Il est mûr pour le Ciel, parce qu'il a atteint le plus haut degré de la perfection chrétienne. »

Quelques jours plus tard, quand, à la suite d'une légère amélioration, la famille renaissait à l'espérance, il répéta la même pensée : « Non, non, Dieu sait pourquoi il veut prolonger le martyre de Gustave, mais le ciel comptera bientôt un ange de plus. »

On décida de lui porter le saint Viatique le matin du 24 janvier, jour consacré à Marie-Auxiliatrice.

Il est impossible, rapporte sa mère, de décrire la longue et ardente préparation du petit ange pour recevoir dans son cœur son bien-aimé Jésus. Je ne l'essaierai pas non plus, car l'imagination la plus fertile ne pourra jamais rendre les élans d'amour de la parfaite innocence.

« Il passa toute la nuit, c'est sa mère qui écrit, dans une amoureuse attente; les instants lui semblaient interminables. Sans cesse, il demandait l'heure, dans son heureuse impatience de s'unir à Celui qui était le but de tous ses désirs. Quand on lui annonça enfin que Jésus s'approchait, il se recueillit plus profondément, et je ne doute pas que les anges ne lui aient fait couronne, tant son visage était resplendissant.

« Avant la communion que je devais faire avec lui, je lui dis :

« Gustave, que devons-nous demander à Jésus? Veux-tu que nous implorions ta guérison?

— Non, maman, répondit-il doucement, je ne veux faire que la volonté de Dieu. »

Voilà la vraie règle et la vraie mesure de la perfection chrétienne. Il fit seul son action de grâces, tout absorbé en Dieu, puis il récita avec sa mère les prières pour gagner les indulgences. Ensuite, malgré ses atroces douleurs, il passa une journée de paradis toute de calme et de sérénité.

Le P. Recteur de l'Institut Social vint le voir comme d'habitude et s'informa de son état; Gustave lui répondit en souriant : « J'ai reçu mon Jésus! » Pour lui, cela signifiait qu'il se trouvait très bien. C'est la même réponse qu'il fit à tous ceux qui le questionnaient sur son état.

Ici le journal maternel rapporte un fait qui demande quelque éclaircissement. Il est la clé qui permet d'expliquer la haute perfection à laquelle l'enfant était arrivé. En lui tout était extraordinaire, mais l'on sera étonné de voir à quel point il était un méditatif. Non seulement il savait se servir de toutes choses et de toutes conversations pour s'élever vers Jésus, mais encore, il avait appris seul à faire la méditation et son livre préféré était : *L'Apostolat des souffrances* ou *les Victimes volontaires* du P. G. Lyonard, S. J., livre fort austère et dont les pensées très élevées semblaient toutes simples à Gustave.

Le jour où il reçut le Viatique, il voulut avoir son livre chéri; il choisit pour sa médi-

tation le chapitre XV : *De l'apostolat des souffrances dans les familles et parmi les simples fidèles*. Sa mère le lui lut, et il l'écouta dans le plus profond recueillement.

En lisant ce chapitre, vrai baume consolateur pour les familles éprouvées, j'admire la délicatesse de l'amour filial de Gustave. Voyant sa mère si affligée à son sujet, il lui met dans la bouche les paroles de la résignation :

« Quand le malheur se présentera à la porte de votre maison, réveillez votre foi et rendez grâces au Seigneur. Cette adversité, cette maladie, ce revers, ce malheur, cette séparation douloureuse, c'est la croix qui vient s'abriter sous votre toit. Ce parent infirme, malade, affligé, s'il sait unir ses douleurs et son affliction aux souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est un de ses membres infirme, malade, affligé; il devient en quelque sorte un autre Jésus attaché à la croix... »

N'est-il pas vrai que ces paroles sont une lumière et un baume pour la douleur? Tout le chapitre développe cette pensée avec une logique serrée, persuasive. Comme la pieuse mère d'un tel enfant devait se sentir apaisée dans l'immensité de sa douleur quand elle lisait encore : « Vous regardez comme une consolation d'avoir un crucifix pendu au mur de votre demeure, de votre chambre, de votre oratoire ; ah ! croyez bien qu'un chrétien malade, souffrant, qui endure ses maux avec patience et amour est un crucifix vivant. Sa présence seule attire les bénédictions célestes sur la maison et tous ses habitants. »

Après de telles méditations, faut-il nous étonner d'entendre un enfant de sept ans et quelque mois s'écrier avec ardeur : « Je veux faire la volonté de Dieu ! »

Sur le seuil du Paradis

Le mal continuait sa douloureuse évolution. Un peu de méningite amenait parfois du délire, mais dès que Gustave retrouvait l'usage de la raison, ses lèvres s'ouvraient pour une prière continuelle et fervente. Il ne trouvait de soulagement que dans une incessante oraison, et tous ceux qui l'approchaient devaient prier avec lui.

Pendant plus de six jours, il eut les bras paralysés; serein et paisible comme toujours, il restait immobile sur son lit de douleurs sans laisser échapper un gémissement. Quand sa mère lui demandait s'il était content de souffrir pour l'amour de Jésus. « Oui, maman ! » répondait-il joyeusement.

Le onzième jour de la maladie, il resta, le matin, pendant plusieurs heures en agonie. Il ne donnait plus aucun signe de vie, sa fin paraissait imminente; le docteur et les personnes présentes ne lui donnaient que peu d'heures à vivre, mais Jésus, qui avait fortifié son âme par l'Extrême-Onction reçue peu auparavant avec une foi ardente et par la bénédiction apostolique, voulut que ce martyre se prolongeât afin de rendre l'enfant plus semblable à lui.

A midi et demi, il ouvrit ses yeux si doux

et versa quelques larmes. Peut-être pleurait-il de voir s'éloigner le Paradis vers lequel il aspirait de toutes ses forces. Il éprouva ensuite une légère amélioration. Les bras, qui depuis huit jours étaient restés rigidement étendus en croix, se détendirent lentement et reprirent toute leur souplesse. Gustave recouvra même l'usage de la parole.

C'était le 31 janvier, jour anniversaire de la mort de don Bosco, et l'on se prit à espérer que le Seigneur allait guérir l'enfant par l'intercession du Vénérable : on avait tellement prié à l'Institut Social, à l'Oratoire Salésien, au Séminaire de Valsalice ; partout les amis et les admirateurs du cher petit multipliaient leurs supplications !

Ce léger rayon d'espérance fut de courte durée. On se rappela la blanche Dame que l'enfant avait vue, et qui devait venir le prendre pour un long voyage.

Il en avait parlé, non seulement à sa mère, mais encore au P. Recteur, auquel il avait voulu, un matin, faire une confidence, mais la faiblesse l'avait empêché de bien prononcer les paroles, et le Père n'avait entendu que ces mots : « Dame... Voyage... »

Le mal faisait de rapides progrès, ne laissant plus aucun espoir ; un abcès se formait au poumon gauche, le droit n'était plus qu'un foyer d'infection, le sang se décomposait, causant d'indicibles douleurs au pauvre petit patient. Gustave conservait son calme et sa sérénité, heureux de souffrir pour Dieu et d'accomplir sa sainte volonté.

Il demanda à faire de nouveau la sainte Communion, et Jésus lui fut porté le 7 février au matin pour la dernière fois. Parler de son angélique préparation serait nous répéter.

Ce même jour, il se fit lire le chapitre douzième de l'*Apostolat des souffrances,* qui expose la sublime doctrine « sur les conditions essentielles de la déification de nos souffrances, c'est-à-dire de la manière de les unir à celles de Jésus-Christ, afin de les diviniser et de les rendre fécondes pour nous et pour les autres ». Combien admirable de voir un enfant de sept ans, au milieu de telles douleurs, faire ses délices d'une méditation aussi élevée !

Il écoutait avec ravissement ces paroles : « La condition essentielle, unique, indispensable pour agir et souffrir d'une manière surnaturelle, divine, efficace pour son propre salut et celui du prochain, est de rester uni à Jésus-Christ comme le rameau à la vigne ; autrement dit, il faut être en état de grâce, de cette grâce sanctifiante qui unit le chrétien à son chef divin non seulement par la foi et l'espérance, mais aussi par la charité. Sans cette condition, les actions et les souffrances du chrétien restent le fruit sans vie d'un rameau mort et desséché. Comment voudriez-vous qu'un rameau qui n'est pas pénétré de suc vivifiant puisse produire des fruits de vie, surtout de vie divine ? »

Nous avons voulu donner cette citation pour montrer à quelles sources profondes Gustave puisait la force.

Au sujet de ses derniers jours, le P. Donato écrit :

« Dans sa dernière maladie, son désir de prier était touchant, et quand il ne pouvait plus articuler une parole, il suppliait des yeux sa mère de lui réciter des prières qu'il s'efforçait de suivre avec leurs intonations dans une espèce de gémissement. Toute une journée, il est resté les yeux fixés sur une image de saint Louis avec lequel il semblait converser. D'autres fois, ses regards se portaient sur les images du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge ; on voyait bien qu'il priait. »

Dès le commencement de sa maladie, le P. Donato lui avait donné un petit crucifix enrichi de précieuses indulgences, et en particulier de celles de la bonne mort. Gustave le tenait jour et nuit dans sa main ; le laissait-il échapper, il fallait aussitôt le lui chercher.

Dans l'espérance de le guérir, les médecins, lui firent une piqûre intercostale. Faible et accablé comme il l'était, il conserva une patience inébranlable. Il regarda son crucifix, et sans une plainte, il endura pour Dieu cette nouvelle souffrance.

Quand on lui faisait de douloureuses injections de camphre ou de toniques, c'est à peine si l'on percevait quelques petits gémissements.

La belle Dame et le grand voyage

On arriva ainsi au 10 février, veille de la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes.

La blanche Dame vue en rêve par Gustave

aux premiers jours de sa maladie, allait venir le chercher pour l'introduire dans les tabernacles célestes de l'éternelle béatitude.

C'était un vendredi, jour consacré au Cœur de Jésus, et Gustave désirait ardemment la sainte Communion : « Il me faut mon Jésus... Va le dire à la paroisse ! »

« Mais, écrit sa mère, parfois on hésite à déranger un prêtre pour un enfant. Voyant combien il souffrait de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de communier, je lui suggérai de faire la communion spirituelle, et il s'y résigna en pleurant.

« Il voulut qu'autour de lui tout fût mis en ordre plus tôt que de coutume ; puis il me pria de lui lire la vie d'un saint. Je lui demandai laquelle il désirait : ce fut celle de saint Alphonse-Marie de Liguori. Cette lecture demanda presque toute la journée ; son attention ne se démentit pas un instant, et quand il entendait un fait miraculeux qui manifestait plus particulièrement la divine Providence, il me disait : « Vois-tu, maman ! » comme pour stimuler mon abandon au Seigneur dans ces douloureuses circonstances. »

Vers le soir, il se recueillit. Le P. Recteur, qui l'avait si paternellement assisté durant toute sa maladie, se trouvait là avec les parents. Gustave fit à tous ses adieux et ses dernières recommandations, le sourire sur les lèvres.

Il demanda au P. Recteur de réciter un *Pater*, *Ave* et *Gloria* à don Rua, puis, l'ayant remercié, il lui fit promettre de dire chaque jour un *Ave Maria* pour lui. La dernière parole que lui

avait adressée son « grand ami » avant d'entrer dans l'éternel repos avait été : « Rappelle-toi, Gustave, que ton nom veut dire « agréable à Marie ».

Et voici que l'enfant, au moment de retourner dans la patrie, veut qu'ici-bas une âme aime et honore encore Marie en son nom. Il confie cette mission, non à un membre de sa famille, mais à un prêtre du Seigneur.

Sa lucidité était admirable ; son cœur débordait de tendresse et de délicatesse. Il voulut que sa mère prît un peu de nourriture. Elle condescendit à son désir, et quand elle revint, quelques minutes plus tard, il demanda à prier avec elle. Il répéta avec ferveur quelques oraisons jaculatoires, le « Dieu soit béni ». Puis il dit très haut : « Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints ! *Amen !* »

Il resta ensuite dans un saint recueillement. Le médecin, le P. Recteur, d'autres personnes encore, croyant qu'il passerait la nuit, le quittèrent ; il resta seul avec ses parents et la bonne Gina. La Supérieure de la maison où il habitait vint le voir une dernière fois ; Gustave la reconnut et la salua, mais sans sortir de son recueillement. Il appuya sa tête charmante sur le bras de sa mère, baisa pour la dernière fois son crucifix, son consolateur et son ami divin, puis en souriant, sans une contraction, ni un mouvement, il passa de cette vie à la joie éternelle du paradis.

Il était près de dix heures du soir. C'était le 10 février. Bientôt devaient commencer à résonner par le monde les louanges et les

hymnes de reconnaissance envers la blanche Dame apparue cinquante-trois ans auparavant sur les Pyrénées... Elle venait de descendre de nouveau sur la terre, cette fois, pour cueillir une jeune fleur et la transporter dans les jardins de son cher Fils Jésus.

Le petit Séraphin avait vécu parmi nous sept ans neuf mois et quatre jours.

Les funérailles

L'Esprit-Saint a dit : « Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur. » Il nous assure aussi que la mémoire du juste sera éternelle, c'est-à-dire, que même ici-bas, elle demeurera et sera bénie. Il en fut ainsi pour l'enfant qui, après avoir intégralement conservé l'innocence de son baptême, s'est endormi dans l'heureux baiser du Seigneur.

Son visage suavement beau et serein semblait refléter la vision béatifique dont son âme jouissait déjà. Un silence solennel et une paix du ciel régnaient autour de lui, et tous ceux qui étaient réunis auprès de sa couche funèbre n'avaient qu'un désir, celui de prier plus près de lui afin de recevoir ses bénédictions.

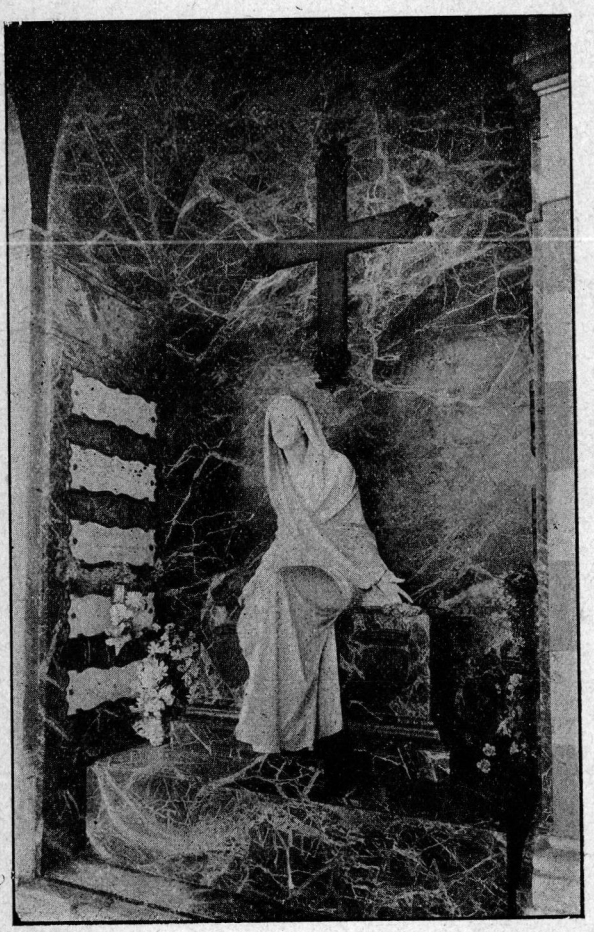
Chose extraordinaire, au lieu de s'affliger de sa perte, ses parents si aimants se sentaient le cœur inondé d'une joie très pure, et répétaient dans la générosité de leur foi et de leur amour : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Au matin, on le revêtit du blanc vêtement

de sa première Communion qu'il ne mettait que pour accompagner les processions du Saint-Sacrement, et avec sa médaille de congréganiste sur la poitrine, il fut exposé dans la petite chapelle du « Marienheim », décorée de blanc par les religieuses. Toute la journée, ce fut un pieux pèlerinage de parents, d'amis, de compagnons, qui venaient le contempler respectueusement, lui faire toucher des objets de piété et baiser ses mains qui serraient toujours le crucifix, son cher trésor.

Le Très Révérend don Rinaldi vint aussi, puis beaucoup de Salésiens, les Pères de l'Institut Social et un grand nombre de prêtres de la ville. Que de prières furent dites auprès de sa chère dépouille! C'était un défilé ininterrompu de personnes qui accouraient à la chapelle pour contempler le cher petit ange. Il est à remarquer que la majeure partie des visiteurs, la veille, ne connaissaient même pas l'existence de Gustave. C'est que Jésus voulait déjà commencer la glorification du cher petit être qu'il avait prêté à la terre pour faire l'édification des enfants.

Les funérailles eurent lieu le 12 février à neuf heures et demie; elles furent le triomphe de l'innocence. Rien ne peut en donner une idée ; il semblait que ce fût une fête : un sentiment de joie se lisait sur le visage de tous les assistants. Les enfants qui entouraient le cercueil, souriant comme à la fête d'un saint ; les Filles de Marie-Auxiliatrice qui ne se lassaient pas de contempler le calme et radieux visage de Gustave ; les petites filles du Jardin de Marie qui



Le tombeau où repose G.-M. Bruni.

assistaient à un enterrement pour la première fois ; les jeunes gens de l'Oratoire Salésien si aimés de Gustave ; les fleurs blanches répandues autour de lui à profusion ; le lis et la palme croisés à ses pieds : tout et tous rendaient un solennel hommage à celui qui avait tant aimé Jésus.

Couché tout blanc dans la bière toute blanche, il reçut le salut suprême des Pères de l'Institut Social, et le dernier baiser de ses parents. On lui donna encore une bénédiction, et le cercueil se ferma sur son petit corps angélique.

Le convoi à l'église formait une véritable procession : aucun signe de deuil ; autour de l'enfant tout était blanc comme son âme.

Le saint Sacrifice fut célébré par le préfet des études don Rossi, si aimé de Gustave, puis on transporta le corps au cimetière dans la partie des saints Innocents.

Il ne devait pas rester là, confondu dans la foule. La Providence, dont Gustave avait été l'enfant de prédilection, veillait sur sa dépouille. Le vénéré don Rua avait prédit qu'il appartiendrait tout entier à Marie-Auxiliatrice. La prophétie s'accomplit à la lettre, comme l'a prouvé notre récit. La Vierge Marie le voulut pour elle, même après sa mort, et elle disposa si bien toutes choses, que son corps ne tarda pas à être porté dans une des tombes de la pieuse Société Salésienne de don Bosco.

Cinquante-cinq jours après l'inhumation, sa dépouille fut exhumée et transportée dans le caveau Costamagna, au-dessus duquel l'ange de Gethsémani répète continuellement la prière

préférée de Gustave : « *Fiat voluntas tua !* »

Depuis lors, sa tombe n'a pas cessé d'être un lieu de pèlerinage, et beaucoup attestent y avoir reçu des faveurs signalées.

Vénération unanime

La disparition de Gustave-Marie suscita un tel concert de manifestations que sa mémoire, on peut bien le dire, demeurera à jamais. Au cours de sa maladie, toutes les personnes du voisinage s'intéressaient à lui et priaient pour lui. Après sa mort, ce fut pendant plusieurs jours un véritable pèlerinage : des prêtres spécialement, qui n'avaient pas pu le revoir, venaient prier auprès de la dépouille du petit ange.

Les journaux et les périodiques parlèrent de lui avec les plus grands éloges. Voici un extrait de la *Stella Matutina* de Rome :

« Gustave-Marie Bruni n'eut rien ou presque rien de commun avec les autres enfants. Dans sa brève existence souvent assombrie par la maladie, tout révélait quelque chose de particulier, de noble, d'extraordinaire, qui le mettait à part et frappait tous ceux qui l'approchaient.

« Dès ses premières années, il manifesta une intelligence remarquable, une profondeur de pensées surprenante, un irrésistible attrait vers les choses célestes. L'éducation d'une mère vraiment chrétienne et pieuse n'aurait pas suffi à lui inspirer une si ardente vivacité de senti-

ments, une foi si inébranlable et tant de mystiques transports. Ces tendances toutes personnelles étaient un don inné de sa belle âme.

« A part cela, il avait toute la vivacité et la gaieté de son âge. Il aimait les divertissements innocents et la compagnie de ses petits camarades. Combien ses yeux, dans certains moments de joie, étaient gais et rieurs! »

Un autre aimable périodique, l'« *Adolescenza* », après avoir donné le portrait du petit Gustave-Marie, ajoute quelques mots sur sa vie et termine ainsi : « A l'école, il était un modèle de vertu, et ses heureux compagnons de l'Institut Social l'invoquent maintenant comme leur ange tutélaire.

« Sur le petit lit blanc où ses yeux se fermèrent ici-bas pour s'ouvrir à la vision du ciel, une palme et un lis furent déposés : la première en souvenir des souffrances qu'il avait endurées avec héroïsme, le lis en symbole de sa parfaite innocence. Cette palme et ce lis nous sont restés ; ils seront pour nous une prédication qui nous conviera à suivre ses traces. »

L'*Écho de la Jeunesse de Catane* écrivait : « Gustave-Marie a laissé un petit frère nommé Antoine qui se fera un bonheur de l'imiter. Chers petits lecteurs, vous devez vénérer la mémoire du cher disparu et imiter ses vertus, sa sagesse précoce, son héroïsme dans les souffrances, son esprit de foi. C'était cet esprit qui animait toutes ses actions et lui faisait invoquer assidûment avec une familiarité angélique les noms de Jésus et de Marie. »

Le *Bulletin Salésien* raconte sa première communion, parle de son intimité avec don Rua, de la confiance illimitée qu'il avait en lui et qu'il conserva jusqu'à la fin quand il disait : « Je vais demander à don Rua d'obtenir pour mon petit frère la vocation sacerdotale, puisque je n'y puis parvenir. »

Sa mère reçut de nombreuses lettres de condoléances, mais faut-il donner ce nom à ces hymnes chantés à la bonté et à l'innocence du petit ange ?

« Combien ton chéri a aimé le Seigneur, dit l'une d'elles, combien il l'a aimé et par-dessus tout ! — Le bon Maître n'a pas voulu qu'il connût les tristesses de la terre, ni qu'il fût atteint par le mal ; il l'a rappelé innocent et pur dans la candeur de ses huit ans. Il a reçu dans la céleste patrie ce petit saint, ce petit martyr. Tout en lui révélait qu'il ne devait pas rester longtemps ici-bas, qu'il devait retourner bientôt au ciel : sa ferveur, son amour passionné pour Dieu, ses beaux yeux qui reflétaient si merveilleusement son âme affectueuse, suave et si mystiquement belle ! »

Dans les souvenirs de la directrice de l'Institut du Divin-Cœur, je lis : « Le petit Gustave, vif et toujours souriant, fit la joie de sa classe jusqu'à la fin de janvier 1908, moment où il fut arrêté par une pneumonie. J'allai le voir, et je le trouvai sur son petit lit s'apprenant seul à lire en composant les syllabes et les mots. Je restai un peu avec sa mère dans la chambre voisine, puis avant de m'en aller, je voulus encore voir l'enfant, auquel je dis : « Pauvre

Gustave, j'ai pris ta maman et nous t'avons laissé seul ! — Pas du tout, je ne suis pas resté seul, répondit-il. — Tant mieux, repris-je, pensant que son petit frère ou sa gouvernante étaient venus lui tenir compagnie ; avec qui étais-tu ? — Non, je n'étais pas seul, car Jésus était avec moi ! » Comment ne pas admirer les merveilles que le Seigneur opérait dans cette âme ?

« La servante de l'école m'a dit que, lorsqu'elle l'aidait à enlever son manteau, à mettre son tablier, il lui parlait de ce qui le préoccupait et lui disait souvent : « Cette école est à Jésus, et pourtant on ne nous conduit pas souvent le voir ! » ou encore : « Quand je serai grand, je serai prêtre »... Il s'exprimait ainsi à un âge où, d'ordinaire, les enfants ne pensent qu'au jeu et aux friandises. »

Après avoir parlé de sa première communion, la directrice continue : « La cérémonie terminée, nous déjeunâmes tous avec don Rua. L'enfant était heureux ; il voulut que don Rua lui-même choisît l'image qu'il voulait me donner. Son expression de paradis rendait bien la douceur de son âme et son bonheur.

« Je m'étais demandé que donner à Gustave en ce grand jour, et je ne trouvai rien de mieux que de lui offrir une branche de lis toute blanche : c'était l'image fidèle de son cœur.

« Depuis vingt ans que je dirige l'école, il a plu au Seigneur d'opérer parfois de vrais miracles dans les cœurs et dans les âmes qu'il m'a confiés ; toujours, j'ai adoré et remercié quand j'avais à souffrir. Maintenant je sens que

je peux mettre au nombre des protecteurs de l'école, des protecteurs de mes enfants de la première Communion, ce petit qui a vécu de Jésus-Eucharistie, qui a souffert avec joie, illuminé qu'il était d'une lumière intérieure et surnaturelle qui lui venait du Saint Sacrement. Ceux qui s'occupent des âmes comprendront ma consolation. »

A l'Institut Social, la perte du petit Gustave fut profondément sentie ; nous avons parlé de son influence, non seulement sur ses compagnons, mais encore sur les élèves des cours supérieurs. Devant le P. Borsalino, les élèves proclamèrent à l'unanimité que Gustave avait été le meilleur d'entre eux. Sa mémoire y est en bénédiction et y restera à jamais.

Le professeur Alliana, qui ne l'eut que peu de temps dans sa classe, écrit : « Cet enfant bon et doux, que l'on pouvait comparer aux anges, était aimé de tous ceux qui l'approchaient, parce que son âme candide était capable des plus fortes affections. Bien souvent, il disait : « Quand je serai grand, je me ferai prêtre !

— Pourquoi cela, Gustave ? » lui demandai-je un jour.

« Il sourit et répondit en me regardant doucement :

« Pourquoi ?... Qu'est-ce que le monde ? Je veux m'occuper des choses du ciel ! »

« Sa bonté allait jusqu'au sacrifice. Ses compagnons le considéraient comme un être supérieur ; les plus étourdis le respectaient et l'aimaient.

« Souvent, on eût dit que son âme se

détachait de la terre et qu'il s'entretenait avec les anges. »

Le P. Louis Profumo l'appelle l'élève le plus pieux de l'Institut Social : « On admirait en lui une fervente et édifiante piété. A l'église, il était modeste et recueilli. Il écoutait la parole de Dieu avec attention et dévotion ; il la retenait et la rapportait ensuite dans les conversations familiales. Le voir s'approcher de la sainte Table était un spectacle touchant et émouvant. On eût dit un petit ange, et le prêtre qui le communiait ne le faisait pas sans émotion. »

Le R. P. Emmanuel Donato, directeur, écrit à son tour : « Dire de lui qu'il était un enfant absolument différent des autres pourrait donner de lui une idée peu exacte en portant à croire qu'il n'avait pas les dons qui font le charme de son âge. Il n'en était rien : Gustave les possédait tous.

« Alerte, gai, ami à leur heure des distractions, il n'avait rien de sombre ou de renfermé. Nullement timide, il saluait le premier, et lorsqu'on lui parlait, un charmant sourire se dessinait sur ses lèvres. Quel contraste entre son allure enfantine et le sérieux de ses réponses, la gravité de tous ses actes !

« La dernière fois que je m'entretins avec lui, il était bien portant et venait encore en classe. Je lui fis allusion à de pénibles épreuves traversées par sa famille, car, malgré son jeune âge, on pouvait lui parler des choses les plus importantes. Calme et tranquille, il me dit : « Je ne m'afflige en aucune façon, parce que je sais que rien n'arrive sans être voulu

par Jésus. » De même toutes ses réponses dénotaient une maturité et une élévation qu'on ne soupçonne pas ordinairement chez les enfants de cet âge.

« Cher petit Gustave, jamais je n'oublierai qu'à ta dernière heure, peu avant de reposer ta tête sur l'épaule de ta mère pour rendre ton âme à Dieu, tu voulus chercher, choisir toi-même attentivement au milieu de mille souffrances, et me tendre de tes pauvres mains tremblantes l'image que tu voulais laisser en souvenir à ton P. Recteur. Je n'oublierai jamais tes dernières paroles quand tu me demandas de réciter pour toi chaque soir un *Ave Maria*. Oui, chaque soir je salue Marie pour obtenir de l'aimer comme tu l'as aimée toi-même ; et toi, de là-haut, uni désormais à leurs anges tutélaires, souris encore à tes Pères, à tes petits amis du collège ! »

Je devrais aussi parler des grâces que l'on dit obtenues par son intercession. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir proposé son exemple à tous ceux qui aiment la divine Eucharistie. Sa tombe, je n'en doute pas, deviendra bientôt glorieuse, et on y gravera ces seuls mots :

ICI REPOSE GUSTAVE-MARIE BRUNI
LE PETIT SÉRAPHIN DU SAINT SACREMENT

TABLE DES MATIÈRES

Autographe de S. S. Pie X à l'auteur . . . 3
Lettre de l'auteur au T. R. don P. H. Rinaldi, préfet général de la Société Salésienne. . 7
Naissance de Gustave-Marie 9
Ses premiers pas 13
Ses plus grandes joies. 15
Je salue le prêtre de Dieu 17
Une singulière répugnance 18
Preuves des prédilections du Seigneur . . . 19
Progrès dans la vertu. 21
Dans la famille et au collège 24
Ses amis 29
Progrès intellectuels 30
Ardents soupirs de son cœur 32
Journée du ciel 38
Les ascensions du cœur 41
Son amour de la famille et du prochain. . . 46
Ses vertus 47
Son idéal 51
Son culte pour Marie 54
Vers la patrie. 55
Sa dévotion envers les défunts. 57
Il perd son saint ami don Rua 59
Nouvelles preuves de l'amour de Jésus. . . 62
Appels du Seigneur. 69
Visite de Jésus 71
Sur le seuil du Paradis. 75
La belle Dame et le grand voyage 78
Les funérailles 81
Vénération unanime 85

IMP. DE MONTLIGEON (ORNE). — 5769-12-13

Le Prêtre de l'Eucharistie, le Vénérable Pierre-Julien Eymard. — 7e édition. 1 vol. in-18 de 208 pages, orné d'un portrait. — Prix : 1 fr.

Manuel de l'Adoration du Très Saint Sacrement : 1re série : *La Personne Eucharistique.* 2e édition, 1 fr. 50. — 2e série : *Les titres divins et humains de l'Eucharistie.* Nouvelle édition. Prix : 2 fr. — 3e série : *Le Sacré-Cœur*, sujets d'adoration pour les 1ers vendredis du mois. — Épuisée.

R. P. COUET : Les Miracles historiques du Saint Sacrement. 1 vol. in-12 de 389 pages, 3e édition. — Prix : 3 fr.

Nouveau recueil de Miracles du Saint Sacrement. 1 vol. in-12 de 400 pages. — Prix : 3 fr.

Les 2 volumes demandés ensemble en nos Bureaux, 5 francs. Etranger, 5 fr. 50.

Notre Pain Quotidien, c'est-à-dire le Très Saint Sacrement de l'Autel, par le V. P. Jean Falconi, traduit de l'espagnol, complété et annoté, 2e édition. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Le Banquet de l'Amour divin, par Joseph Frassinetti, traduit de l'italien. 1 vol. in-18 de 252 pages, 3e édition. 11e mille. — Prix : 1 fr. 25.

La Sainte Messe et les Mystères de la Vie du Sauveur, opuscule illustré. In-12 de 96 pages. — Prix : l'unité 0 fr. 35 ; la douzaine 3 fr. 50 ; le cent 25 fr.

A la Messe ! A la Messe ! Brochure in-32 de 32 pages. — Prix : la douzaine, 0 fr. 80 ; le cent, 5 fr.

Le Trésor caché, ou les *Excellences de la sainte Messe*, par saint Léonard de Port-Maurice. Traduction nouvelle d'après l'édition romaine, par le P. Raoul de Mauduit. — Brochure in-18 de 128 p. — Prix : l'unité, 0 fr. 35 ; la douz., 3 fr. 50 ; le cent, 25 fr. par colis postal.

La sainte Messe expliquée aux enfants. Opuscule de 70 pages, très pratique, écrit sous forme de dialogue, et de nature à bien donner aux enfants l'intelligence des cérémonies de la sainte Messe. — Prix : l'unité, 0 fr. 20 ; la douzaine, 2 fr. ; le cent, 15 fr. par colis postal.

Pourquoi tant de vaines craintes vous éloignent-elles de la Communion fréquente et même quotidienne ? par le Chanoine Antoni. Une brochure in-12 de 100 pages. L'unité, 60 cent. ; la douzaine, 6 fr. ; le cent, 36 fr.

Pourquoi ne pas communier tous les matins où vous allez à la Messe ? Par le même. — Brochure in-18 de 32 pages. — L'unité, 0 fr. 10 ; la douz., 1 fr ; le cent, 7 fr.

Tout près de Jésus. Entretiens Eucharistiques dédiés aux petits Communiants. — Brochure in-12 illustrée, de 64 pages. — Prix : l'unité, 0 fr. 25 ; la douzaine, 2 fr. 50 ; le cent, 16 fr.

Aux Petits Enfants. *Prières avant et après la sainte Communion.* Nouvelle édition *augmentée* des Prières du matin, d'un Exercice pour la Confession des Enfants et des Prières de la sainte Messe. — Opuscule de 94 pages, cartonné, dos percaline, tranche rouge : l'unité, 0 fr. 30 ; la douz., 3 fr. ; le cent, 20 fr.

Feuillets de quatre pages.

Prix : 20 cent. la douz., 1 fr. le cent, 8 fr. le mille.

1° **Une résolution féconde :** *Je communierai souvent et pieusement !* — vivant surtout la Communion hebdomadaire. — 2° **L'Idéal,** — cherchant à promouvoir la Communion quotidienne. — 3° **Prenez et mangez,** — s'adressant aux personnes pieuses. — 4° **La Communion des enfants,** dédié aux parents et aux maitres. — 5° **La Communion fréquente des jeunes gens.** — 6° **La Communion des hommes.** — 7° **La Communion des Petits Enfants.** — 8° **Prière indulgenciée pour la propagande du pieux usage de la Communion quotidienne.** — 9° **La Communion du 1er samedi du Mois en l'honneur du Cœur Immaculée de Marie.**

Feuillets de huit pages.

Prix 40 cent. la douz., 2 fr. le cent, 15 fr. le mille.

1° **La très sainte Communion, Notre Pain quotidien.** — 2° **L'apostolat de la Communion** dédié surtout aux prêtres. — 3° **Idées fausses,** — réfutation des objections. — 4° **Visite au Saint Sacrement,** — sous forme de dialogue, à l'usage des écoles et des patronages. — 5° **Prières au Très Saint Sacrement,** enrichies d'indulgences par S. S. Pie X. — 6° **Prières indulgenciées pour la Réparation.**

LE PETIT SÉRAPHIN DU TRÈS SAINT SACREMENT

GUSTAVE-MARIE BRUNI

1 vol. in-12 de 96 pages avec gravure hors texte.
Prix : 75 cent. (remises pour la propagande).

Gustave-Marie Bruni. Feuillet de propagande de 8 pages avec portrait. La douzaine, 50 cent. ; le cent, 2 fr. 50 ; le mille, 20 fr.